

que ces catégories sont définitivement porteuses de la compréhension exhaustive de tout le sens du phénomène analysé, nous n'insisterons jamais trop sur l'importance de l'*objectivité* dans leur choix. *Ce n'est pas au matériel analysé à se plier à ces catégories*, mais ce sont plutôt les catégories qui doivent représenter fidèlement le matériel analysé et en refléter le sens. Encore ici, la réalisation du travail par plusieurs classificateurs (ou codeurs), simultanément et par voie de *consensus*, ou séparément pour ensuite établir un coefficient d'accord entre les juges, constitue un moyen précieux d'atteindre plus facilement ce niveau essentiel d'objectivité. Par ailleurs, le recours à l'ordinateur ou à tout *thésaurus* semblable pour assurer cette objectivité ne dépasse pas l'objectivité qui a présidé à la construction de ces programmes, lesquels sont par ailleurs incapables de s'adapter intégralement à des changements de milieu, de culture, etc., comme il a été précédemment mentionné.

Telles sont les principales conditions de base qui, ajoutées aux exigences à respecter et compte tenu des grands sujets de controverse antérieurement rappelés, permettent d'assurer la réalisation d'une bonne analyse de contenu. C'est à la lumière de toutes ces données que l'on devra franchir les différentes étapes de l'analyse de contenu, étapes parmi lesquelles le processus d'identification des catégories sera explicité plus en détail à cause de sa grande importance. C'est l'objet particulier du second chapitre.

CHAPITRE 2

Étapes de l'analyse de contenu Modèle général

L'analyse de contenu tient ou s'écroule en fonction de ses catégories (BERELSON, 1952, p. 147).

Chaque fois que vient le moment d'entreprendre une analyse de contenu, la question que l'on se pose invariablement est la suivante: Comment fait-on cela? L'habitude est tellement ancrée d'aborder les phénomènes sous l'angle des méthodes plus expérimentales dont le déroulement des étapes est du même coup mieux connu, qu'il est difficile de ne pas se sentir un peu démuni devant la perspective d'appliquer la méthode de l'analyse de contenu. Y a-t-il des étapes à suivre dans cette démarche et quelles sont-elles?

La lecture des ouvrages et écrits sur la méthodologie de l'analyse de contenu laisse habituellement le lecteur assez perplexe quant aux étapes à suivre. En effet, la terminologie utilisée ainsi que la liste même de ces étapes varient beaucoup d'un auteur à l'autre. Le lecteur a également souvent l'impression que les explications sont insuffisantes et parfois les moins précises là où justement il aurait particulièrement besoin d'avoir des informations plus détaillées. Trop de choses y paraissent tenues pour acquises et comme allant de soi.

Voilà pourquoi l'objectif, dans ce second chapitre, est de faire ressortir de divers textes les *dénominateurs communs* (qui sont nom-

breux en dépit de l'apparente diversité) et de les expliciter davantage à partir de notre propre expérience de vingt années d'élaboration et d'application d'une méthode d'analyse de contenu. Cela conduira à une sorte de *modèle des grandes étapes de l'analyse de contenu*. Sans prétendre être universel, ce modèle se veut applicable à l'analyse d'une grande variété de phénomènes moyennant, à l'occasion, l'introduction de quelques modifications compte tenu des objectifs spécifiques visés. Ces modifications, les utilisateurs auront à les déterminer eux-mêmes en fonction des particularités du phénomène étudié et de la spécificité des objectifs poursuivis.

Pour faciliter les choses, un tableau synoptique résume tout d'abord les différentes étapes proposées par six auteurs différents (voir le tableau 1). Ce tableau respecte la terminologie originale des auteurs, mais comporte un ordre numérique qu'ils n'ont pas nécessairement proposé comme tel. Cette numérotation fait bien ressortir les diverses étapes mises en relief par chacun des auteurs ainsi que les phases différentes d'insistance. Autant certaines différences paraîtront nettes (mais ce n'est pas là que sera dirigée l'attention), autant par ailleurs un simple coup d'œil sur ce tableau permettra déjà de réaliser la très grande cohérence qui existe pourtant entre ces propositions et qui n'apparaît pas dans des lectures séparées.

Ce sont ces ressemblances qui constitueront les grandes lignes de force de la méthodologie générale de l'analyse de contenu. Et c'est à partir de ces dernières que sera ensuite élaboré un modèle général qui se veut plus complet et plus explicatif des grandes étapes de l'analyse de contenu. Par ailleurs, il apparaîtra nécessaire, en cours de route, de dégager de ce modèle plus général trois autres modèles plus spécifiques. Et puisque la valeur même de l'analyse de contenu dépend de la valeur de ses catégories, comme le dit si bien Berelson (1952), le lecteur n'aura pas à être surpris de l'importance accordée à la description de l'étape consacrée au processus de catégorisation.

Enfin, ce chapitre sera complété par un certain nombre de considérations relatives à une préoccupation bien personnelle, à savoir l'applicabilité de l'analyse de contenu à des phénomènes eux-mêmes en changement (et que nous appelons *analyse développementale de contenu*), ainsi que par la proposition d'une définition exhaustive de l'analyse de contenu, laquelle viendra clore ce chapitre et cette première partie théorique de l'ouvrage.

1. MODÈLE GÉNÉRAL DES ÉTAPES DE L'ANALYSE DE CONTENU

Pour dégager ce modèle général des diverses étapes de l'analyse de contenu, les auteurs choisis sont les suivants: Bardin (1977), Clapier-Valladon (1980a, 1980b, en nous inspirant au besoin de Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983), Giorgi (1975a, b), Mucchielli (1974, 1979), d'Unrug (1974), et Van Kaam (1959). Pourquoi ceux-là et non pas d'autres? Le lecteur aura en effet remarqué que d'importants noms en analyse de contenu n'apparaissent pas, tels: Berelson (1952, 1968), Cartwright (1953, in Festinger et Katz, 1974), George (1959), Gerbner, Holsti, Krippendorff et Stone (1969), Gottschalk (1979), Gottschalk et Gleser (1969), Holsti (1969), Lasswell, Leites *et al.* (1965), de Sola-Pool (1959), Stone, Dunphy, Smith et Ogilvie (1966), du côté anglais; Brémond (1966), Cros, Gardin et Lévy (1964), Moscovici et Henry (1968), Pécheux (1969, 1975) et bien d'autres du côté français.

Il n'était pas possible de les présenter tous; il fallait donc faire des choix. Nous avons d'abord éliminé les approches très spécifiques (analyses linguistiques, sémiologiques, lexicales, politiques) de même que toutes les études approfondies de l'analyse automatique. Notre objectif étant d'explicitier une méthodologie générale de l'analyse de contenu plus particulièrement applicable à l'étude des phénomènes psychologiques (quoique pas exclusivement), les auteurs choisis l'ont été pour les raisons suivantes: Bardin en tant qu'auteur d'un excellent ouvrage synthèse; Mucchielli en tant que personnage très hautement réputé dans le domaine de l'analyse de contenu, dont il s'est intéressé à tous les aspects et dont il a toujours su synthétiser l'ensemble des particularités et des problèmes; d'Unrug en tant qu'auteur d'un ouvrage synthèse et surtout de réflexion critique sur l'analyse de contenu; Clapier-Valladon (ainsi que Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983) en tant que chercheurs présentement impliqués dans une application de l'analyse de contenu à une problématique très proche de la psychologie, à savoir l'enquête psychosociologique. Enfin, du côté américain, nos choix se sont portés sur Giorgi et Van Kaam pour les raisons suivantes: Van Kaam parce qu'en 1959, il faisait presque figure de pionnier en développant une méthodologie brève, mais combien représentative, pour l'analyse de phénomènes psychologiques sans catégorie préexistante; Giorgi, parce que ses préoccupations pour l'analyse de contenu (« descriptive », selon ses termes) constituent une sorte de remise en question de l'approche de la psychologie et, de ce fait, ne la limitent pas à une simple technique à appliquer.

TABLEAU 1
Synthèse comparative des étapes de l'analyse de contenu à partir de la nomenclature de six auteurs

MUCCHIELLI (1974, 1979)	D'UNRUG (1974)
1- Découpage en « <i>unités informationnelles</i> »	1- Définition des <i>unités</i> : – à l'avance ou – issues, induites du texte
2- Regroupement et classement des unités en « <i>thèmes</i> » ou « <i>catégories</i> » plus larges par « analogie de sens »	2- Établissement de <i>catégories</i> = classement – critères formels = stylistique ou – critères sémantiques = thématique
3- Quantification et traitement statistique	3- Comparaisons: intergroupe, intragroupe, à une norme, diverses parties entre elles
4- Analyse qualitative ou descriptive	4- Interprétation: cause et signification des résultats
	5- Validation
BARDIN (1977)	CLAPIER-VALLADON (1980a, b)*
1- Préanalyse a- lectures flottantes b- choix des documents c- formulation des hypothèses et des objectifs d- repérage des indices et élaboration des indicateurs e- préparation du matériel	1- Lecture exhaustive du corpus: à plusieurs reprises, pour se familiariser avec le matériel, identifier les « idées forces », « certains thèmes » ou « mots bases » conduisant au premier repérage des « unités de texte »

2- Exploitation du matériel: le CODAGE a- découpage: choix des unités d'enregistrement et de contexte b- énumération: choix des règles de comptage c- catégorisation: choix et classification – procédures sans catégorie préalable – procédures avec catégories préalables	2a- Démarche classificatoire 1: identification des premiers thèmes de base pour la classification = <i>thésaurus</i> du corpus 2: identification des thèmes définitifs = grille d'analyse – choix des unités d'enregistrement – découpage du discours – répartition du contenu dans les catégories de la grille 2b- Analyse quantitative: compilation, tests statistiques, comparaisons Analyse qualitative
3- Traitement des résultats, inférence et interprétation a- analyse quantitative et qualitative b- inférence c- interprétation	3- Interprétation: – analyse des relations entre les diverses composantes (catégories) du matériel obtenu; permet de dégager des « thèmes centraux », des « patterns », des « typologies » – 2 niveaux: – descriptif – interprétatif en référant au contenu latent (au sens psychanalytique) pour découvrir le sens, la signification

TABLEAU 1 (suite)
Synthèse comparative des étapes de l'analyse de contenu à partir de la nomenclature de six auteurs

VAN KAAM (1959)	GIORGI (1975a, b)
1- Établissement d'une liste de tous les énoncés du matériel obtenu = « listing »	1- Découverte du sens général par la lecture de tout le matériel
2- Élaboration des premiers regroupements les plus évidents = « rough preliminary grouping » (séparer ce qui se ressemble de ce qui ne se ressemble pas)	2- Établissement d'« unités de significations » ou des divers « constituants » de base dans une deuxième lecture
3- a) « Réduction » des premiers regroupements en groupes de plus en plus homogènes « sans vider la formulation présentée par le sujet », c'est-à-dire sans déformer le sens initialement donné par le sujet b) « Élimination » d'éléments non classifiables	3- a) Élimination des unités redondantes b) Regroupement des unités ressemblantes c) Clarification du sens des divers constituants par comparaison entre eux
4- Tentative d'identification des constituants de base	4- Recherche du sens profond
5- « Identification finale des constituants par application » : chaque énoncé est revu en se demandant en quoi il correspond à cette catégorie et dans quelle mesure il irait mieux ou non dans une autre	5- Description scientifique : quantitative vs qualitative

* L'identification de 11 phases ou étapes appliquées plus particulièrement à l'étude des récits de vie (PORRIER, CLAPIER-VALLADON, RAYBAUT, 1983, pp. 150-200) complète ce qui est résumé ici dans ce tableau de CLAPIER-VALLADON : 1- préanalyse; 2- clarification du corpus; 3- compréhension du corpus; 4- organisation du corpus; grille d'analyse; 5- organisation catégorielle; 6- sommation des récits; 7- analyse quantitative; 8- compte rendu final; 9- différenciation typologique; 10-11- contrôles et commentaires.

En se référant désormais au tableau synoptique (tableau 1), le lecteur pourra suivre pas à pas les différentes étapes de l'analyse de contenu, les particularités et exigences inhérentes à certaines d'entre elles et leur enchaînement progressif permettant d'atteindre le but final : la mise en évidence et la compréhension du sens du phénomène analysé. À partir de ce tableau, six grandes étapes générales¹ peuvent être dégagées, dont le déroulement sera longuement discuté dans les pages à venir :

- étape 1: *Lectures préliminaires et établissement d'une liste d'énoncés*;
- étape 2: *Choix et définition des unités de classification*, étape comprenant les types d'unités, les critères de choix et leur définition;
- étape 3: *Processus de catégorisation et de classification*, étape cruciale qui traitera de la définition d'une catégorie, des diverses sous-étapes de classification conduisant à trois modèles spécifiques, et enfin des qualités nécessaires aux catégories pour assurer une bonne analyse de contenu;
- étape 4: *Quantification et traitement statistique*;
- étape 5: *Description scientifique* comprenant l'analyse quantitative et l'analyse qualitative;
- étape 6: *Interprétation des résultats*.

Un modèle général en fin de chapitre (tableau 2) aidera le lecteur à retrouver les grandes lignes de force de toute cette démarche.

1.1. Étape 1: Lectures préliminaires et établissement d'une liste des énoncés

Une fois le matériel recueilli, le premier travail consiste à lire en son entier tout ce matériel. Deux ou trois lectures consécutives avant tout autre geste ne sont pas de trop, particulièrement si le matériel est abondant et complexe. Les objectifs poursuivis au cours de ces premières lectures sont énumérés ci-dessous.

1. *Permettre de se donner une vue d'ensemble du matériel*, de se familiariser avec ses différentes particularités et de prévoir les types de

1. Un résumé de ces étapes apparaît dans L'ÉCUEYER (1985a et 1987).

difficultés à surmonter; c'est ce que Bardin (1977) appelle la « lecture flottante » et Giorgi (1975a) la découverte du « sens général ».

2. *Permettre de pressentir le type d'unités informationnelles à retenir* pour la classification ultérieure et la manière de les découper en énoncés spécifiques. Cela se fait souvent en inscrivant des traits verticaux dans le texte pour commencer ainsi à repérer ces premières unités. Ces premières lectures conduisent déjà, dans certains cas, à l'élaboration d'une première liste de tout le matériel découpé en phrases séparées, portions de phrases ou même paragraphes complets constituant une sorte de tout unitaire. C'est ce que Van Kaam (1959) appelle l'« établissement d'une liste des énoncés » (*listing*). Ces énoncés peuvent être tous transcrits à la suite sur des feuilles, ou encore inscrits chacun sur des cartes séparées. Dans ce dernier cas, cela permet de corriger ultérieurement l'énoncé en remplaçant la carte sans tout raturer sur les feuilles; de même en sera-t-il au moment de la classification, puisqu'il s'agira alors simplement de déplacer la carte de catégorie en cas de correction, sans avoir à raturer et à retranscrire plusieurs feuilles. Ce système très malléable de fiches rend toutefois difficile voire impossible la photocopie du matériel pour les dossiers de recherche ou la distribution à plusieurs codificateurs. La transcription sur feuilles rend facile au contraire la reproduction de copies nouvelles ou remises à jour de tout le matériel chaque fois qu'il est nécessaire. Il faut donc choisir dès le départ le procédé le plus pratique *pour soi*, aucun n'étant meilleur ni sans inconvénient. L'ordinateur peut être la solution moderne.

3. *Permettre d'appréhender certaines grandes particularités* qui constitueront vraisemblablement des subdivisions (thèmes ou catégories) significatives du matériel.

En somme, ces premières lectures constituent une première familiarisation avec le matériel, une sorte de « préanalyse » (Bardin, 1977, pp. 93-99; Poirier *et al.*, 1983); elles visent à déterminer comment se présente l'ensemble de la situation au regard de tout ce matériel recueilli et à repérer les principales particularités qui serviront de guide aux analyses subséquentes beaucoup plus poussées. Au-delà donc de la saisie initiale du « sens général » de tout le matériel recueilli, cette « lecture exhaustive du corpus » à plusieurs reprises, dont parle Clapier-Valladon, sert à identifier les « idées forces », « certains thèmes » ou « mots bases » conduisant aux premiers repérages des « unités de texte » (Clapier-Valladon, 1980). Ces lectures préliminaires préparent directement à la seconde étape.

1.2. Étape 2: Choix et définition des unités de classification

Pour dépasser le sens général du texte et en découvrir la signification plus précise et profonde, il faut découper le matériel en *énoncés plus restreints possédant un sens complet en eux-mêmes*. Ce sont selon les terminologies des auteurs: des « mots bases » ou « unités de texte » (Clapier-Valladon, 1980a), des « unités de signification » (Giorgi, 1975a), des « unités informationnelles » (Mucchielli, 1979), des « unités de classification » (d'Unrug, 1974). C'est parce qu'ils ont tous en commun de posséder *un sens complet en eux-mêmes* et qu'ils *serviront à toute la classification ultérieure* du matériel que ces énoncés sont appelés soit des unités de classification, soit des unités de signification, etc.

Aussi leur choix doit-il être fait judicieusement et leur définition élaborée avec le plus grand soin et la plus grande clarté possible puisqu'ils détermineront le déroulement de l'étape suivante, la classification des résultats. Trois éléments doivent être ici considérés: les types d'unités, les critères de choix de ces unités (unités de numération et unités de sens) et enfin les difficultés liées à la définition de ces unités.

1.2.1. Types d'unités

Les types d'unités sont très variés et dépendent du type même de matériel sur lequel porte l'analyse de contenu. Ce peut être un mot, un groupe de mots, une phrase ou une portion de phrase (voire un paragraphe, un texte entier), une idée, un thème, un slogan, des formes grammaticales particulières, la grandeur d'une image (en publicité ou dans des tests comportant des dessins), le nombre de colonnes ou la grosseur des caractères des titres (dans l'analyse d'articles de revues et de journaux), etc. Aucun de ces types d'unités n'est meilleur en soi que l'autre.

1.2.2. Critères de choix

Les critères du choix d'un type d'unité plutôt que d'un autre reposent sur des impératifs bien précis dictés par les objectifs mêmes de la recherche. En gros, il ne paraît pas faux de souligner que ces critères sont directement liés au type d'analyse de contenu que l'on veut conduire, soit l'*analyse quantitative* ou l'*analyse qualitative* des contenus.

Dans le premier cas, on parlera d'« *unité de numération* » (Mucchielli, 1979, p. 31); dans le second, il s'agit plutôt d'« *unité de sens* » (ce que Mucchielli, 1979, p. 32, appelle « *unité d'enregistrement* » et « *unité de contexte* »). Il est bien sûr possible de retrouver ces deux objectifs à l'intérieur d'une même analyse, mais cela n'est pas fréquent. Les critères de choix de l'unité de numération ou de l'unité de sens sont énumérés ci-dessous et appellent d'ailleurs quelques commentaires.

1. *L'unité de numération* est utile dans les analyses de contenu où le chercheur se propose plus particulièrement d'effectuer des *comparaisons d'emblée quantitatives* entre les divers contenus dégagés et par rapport à d'autres variables: comparaisons intergroupes, interâges, interethnies, etc. Bardin (1977, p. 103) parle d'« *unités d'enregistrement* ». *L'unité recherchée est alors moins axée sur le sens comme tel que sur la « façon de compter » les choses*. Ces unités de numération sont: la fréquence ou le pourcentage d'apparition d'un mot, d'un symbole, d'une phrase ou d'expressions caractéristiques, d'un thème, de caractéristiques positives ou négatives, de structures grammaticales ou lexicales, etc.

Le plus souvent, l'unité de numération ou d'enregistrement est employée lorsque des hypothèses très précises sont posées dès le départ. Le chercheur s'attend donc à retrouver telle ou telle chose et il cherche simplement à s'assurer dans son analyse qu'elles apparaissent ou non et dans quel ordre de grandeur afin de pouvoir effectuer des comparaisons. L'unité de numération peut par ailleurs être utilisée sans de telles hypothèses de départ. Comme il a été signalé dans la discussion précédente reliée au débat opposant l'analyse quantitative à l'analyse qualitative, la *difficulté de l'unité de numération tient à ce qu'elle finit par délaisser le sens du contenu comme tel*. Autant les conclusions qui s'en dégagent peuvent alors apparaître fascinantes pour certains, autant elles semblent parfois plutôt aberrantes pour d'autres.

Par exemple, Cardno (1962) conclut que c'est George Henry Lewes (1879), et non William James (1890), qui a une conception de la personnalité plus orientée sur les relations dynamiques entre la personne et son concept de soi (*personality-self oriented theory*). Sa conclusion est tirée des différences de pourcentages d'apparition de certains mots et expressions dans leurs écrits plutôt que du sens global, du *contexte* général dans lequel s'inscrivent ces mots! Cette approche repose sur l'hypothèse couramment admise voulant que le degré de signification ou d'importance d'une idée ou d'un mot soit lié à sa fréquence d'apparition. Or le recours à la fréquence au détriment du sens entraîne facilement de graves erreurs (voir la section 1.5.1., « *Analyse quanti-*

tative » du présent chapitre, où ce problème est discuté). De nombreuses unités de classification fondées sur des critères grammaticaux, lexicaux, linguistiques, etc., sont également sujettes à cette même difficulté.

En résumé, il faut retenir que l'unité de numération, facile d'utilisation parce que ramenée à un comptage simple d'éléments du phénomène étudié, comporte le risque de s'éloigner imperceptiblement de l'objet même de l'analyse de contenu, à savoir la compréhension du sens précis.

2. *L'unité de sens* est appelée « *unité de contexte* » par Bardin (1977, p. 106), « *unité de signification* » par Giorgi (1975a), tantôt « *unité d'enregistrement* » et tantôt « *unité de contexte* » par Mucchielli (1979, p. 32)². Quoique plus difficile d'utilisation, elle a le grand mérite de demeurer constamment et exclusivement *liée à l'identification des éléments du texte possédant un « sens complet » en eux-mêmes*. Le simple mot, la simple phrase ne contiennent pas nécessairement en eux-mêmes tout le sens: ils peuvent prendre des sens tout à fait différents plus loin dans le texte. L'unité de sens n'est donc jamais délimitée une fois pour toutes. C'est l'ensemble d'une phrase et le contexte global (Clapier-Valladon, 1980b) qui conféreront le sens précis de tel mot à tel moment; en d'autres circonstances, un mot ou une phrase complète retrouveront tout leur sens dans une explicitation apparaissant plus loin, explicitation faisant en conséquence partie de cette même unité de sens. On ne découpe plus le texte en mots, en phrases, en lexèmes, en syntagmes, etc.; on le découpe « *en tranches ayant, en elles-mêmes, un sens global unitaire* » (Mucchielli, 1979, p. 32), tranches qui peuvent comporter les mêmes mots ou expressions, mais aussi tout un ensemble d'éléments fort différents *ayant toutefois tous comme trait commun de se profiler dans un même sens*.

Ce sont à notre avis les seules unités qui correspondent vraiment à la définition même de l'unité de classification que nous avons appelée initialement les « *énoncés* », parce que leur unique critère d'existence est lié au sens, à ce « *que veut dire l'énoncé plutôt qu'à la façon dont cela est dit* » (Barthes, in Mucchielli, 1979, p. 33).

2. On pourra constater que la distinction entre « *unité d'enregistrement* » et « *unité de contexte* » ou « *unité de sens* » n'est pas toujours absolue. Si l'unité d'enregistrement peut être logiquement associée à l'unité de numération, divers auteurs ne la séparent pas entièrement de l'unité de sens (MUCCHIELLI, 1979; POIRIER *et al.*, 1983, p. 169; BARDIN elle-même, dans une certaine mesure, 1977, p. 103).

1.2.3. Définition d'une unité de classification

La définition d'une unité de classification, compte tenu de ce qui précède, pose donc certaines difficultés. Ainsi, l'unité de classification a été initialement définie comme *la plus petite* unité de signification. Pour se faciliter les choses et pour *objectiver* la démarche, cela paraît bien avoir conduit tout naturellement aux simples repérage et comptage de la réapparition des mêmes mots, verbes, locutions, phrases, tournures de phrases, etc., finalement appelés unités de numération. Cette pratique est simple et prête peu à controverse tout en facilitant la quantification presque au même titre que n'importe quel autre type de recherche.

Par ailleurs, lorsqu'on ne reconnaît plus la totalité et l'exclusivité du sens au simple phénomène de la réapparition du même mot ou de la même phrase, la définition d'une unité de classification devient beaucoup plus difficile et complexe. Constitue alors une unité de classification tout mot, toute phrase ou portion de phrase *ayant un sens complet en soi*. C'est en définitive l'unité de sens dont il a été précédemment question. Conséquemment, seront plus tard regroupés ensemble tous mots, toutes phrases ou portions de phrases recouvrant ce même sens. Contrairement à l'unité de numération où ce sont toujours les mêmes éléments qui sont comptés à chaque réapparition, les regroupements d'unités de sens ne consistent plus à compter les mêmes mots, phrases ou portions de phrases, mais bien à compter les unités qui ont le même sens, peu importe les mots et la longueur des segments utilisés.

C'est précisément *cette brisure avec la recherche facile de similitude dans la simple réapparition du mot... (unité de numération), remplacée par la recherche plus complexe de la similitude de sens au-delà du mot... (unité de sens), qui rend l'unité de sens plus difficile à manier*. Et malheureusement, on a vite considéré l'unité de sens, dont l'existence dépend de la signification qui lui est attribuée, comme moins bonne parce qu'elle laisse plus de place à la subjectivité chez le codeur. C'est un fait indéniable que la subjectivité *peut* jouer davantage. Reste à savoir si c'est effectivement ce qui se produit automatiquement. Ici non plus, il n'y a pas de réponse catégorique. À ce propos il importe de soulever l'interrogation suivante: Quelle est la subjectivité la plus néfaste? Est-ce celle qui (comme dans l'unité de sens) consiste à rechercher le plus objectivement possible les similitudes de sens à travers un ensemble d'éléments divers, en demeurant toujours conscient et attentif au jeu possible de la subjectivité, quitte à commettre effecti-

vement quelques erreurs? Ou celle qui (comme dans l'unité de numération), pour être *certain*(!) de ne pas se tromper et d'être objectif(!), consiste à ramener d'avance à un sens unique des mots, des phrases ou des portions de phrases que l'on sait fort bien ne pas correspondre à ce seul sens? Nous répondrons que le fait de *ramener artificiellement du matériel à un sens unique par peur de se tromper et prétendre ainsi poursuivre une démarche « objective » doit être considéré comme un procédé incontestablement plus subjectif que celui de tenter le plus scrupuleusement possible de trouver les similitudes de sens entre divers éléments avec en tête la pleine conscience du risque de se tromper occasionnellement*.

Quoi qu'il en soit, cette seconde étape du choix des unités de classification doit être faite soigneusement, puisqu'elle détermine la façon dont le matériel sera découpé et prépare ainsi à l'étape la plus importante de l'analyse de contenu: celle de la catégorisation et de la classification des divers énoncés ou unités de classification (que cette unité de classification ou « énoncé » soit une unité de numération ou une unité de sens).

1.3. Étape 3: Processus de catégorisation et de classification

Après le découpage du matériel en unités possédant un sens en elles-mêmes (étape 2), l'étape de catégorisation et de classification consiste à regrouper ces divers énoncés ou unités de classification par « analogie de sens » (Mucchielli, 1979, p. 48). C'est vraiment la phase proprement dite de *réorganisation du matériel*, par laquelle sont regroupés ensemble en catégories (d'Unrug, 1974, pp. 10-11) ou en thèmes (Mucchielli, 1979, p. 34) plus larges tous les énoncés dont le *sens se ressemble*, pour arriver à mettre en évidence les caractéristiques et la signification du phénomène ou du document analysé. Voilà pourquoi l'étape de catégorisation est la plus cruciale. Tous les spécialistes de l'analyse de contenu s'entendent en effet pour dire que cette étape détermine la *valeur* de n'importe quelle analyse de contenu.

C'est paradoxalement cette étape qui semble décrite le plus nébuleusement dans l'ensemble de la documentation sur l'analyse de contenu. Cela tient, semble-t-il, à la très grande variété des phénomènes étudiés et à la multiplicité des approches possibles. Chaque analyse spécifique de contenu comporte ainsi ses particularités propres, selon les critères retenus par chaque chercheur, lequel ne se donne pas nécessairement toujours la peine de bien expliciter son cheminement.

Étant donné l'importance de cette étape, il est donc tenté ici d'en spécifier le déroulement en des termes qui soient plus généralement applicables à diverses analyses de contenu, et surtout de bien expliciter chacun des gestes à poser ainsi que leurs raisons d'être. Pour cela, le plan suivi est celui-ci: définition de ce qu'est une catégorie; décomposition de cette étape en une série de sous-étapes dont la séquence varie et entraîne la subdivision du modèle général en trois modèles plus spécifiques; enfin, description des différentes qualités ou exigences auxquelles doivent répondre ces catégories pour assurer une bonne analyse de contenu, et, finalement, discussion de ce qui est communément appelé le principe d'exclusivité des catégories.

1.3.1. Définition d'une catégorie

Pour Mucchielli (1979), « une *catégorie* est une notion générale représentant un ensemble ou une *classe de signifiés* » (p. 34). Pour Bardin (1977), « les catégories sont des rubriques ou des classes qui rassemblent un groupe d'éléments [...] sous un titre générique, rassemblement effectué en raison des caractères communs de ces éléments » (p. 118). De façon plus concrète, une catégorie peut être définie comme toute unité plus globale (certains disent un *thème*) comportant un sens commun plus large et caractérisant d'une même manière la variété des énoncés (unités de classification, unités d'enregistrement ou de sens) qui peuvent y être rattachés en dépit de leurs éventuelles différences de formulation. C'est une sorte de *dénominateur commun auquel peut être ramené tout naturellement un ensemble d'énoncés qui se ressemblent sans en forcer le sens*. Par exemple, dans une série d'énoncés où des personnes se décrivent telles qu'elles se perçoivent, des énoncés du genre: « J'ai les yeux bleus », « Je suis grand », « J'ai un physique d'athlète » pourraient facilement être regroupés et classés sous une catégorie plus générale ou un thème plus global appelé références corporelles, ou image corporelle. D'autres énoncés tels: « Je suis plutôt du genre optimiste », « J'ai tendance à être tolérant », etc., pourraient être rassemblés sous une même catégorie appelée traits de personnalité.

Dans ces exemples, ce sont des critères *sémantiques* (Bardin, 1977, p. 118) qui président à l'identification des catégories, en ce sens que les énoncés énumérés gravitent tous autour d'un même thème général. Bardin suggère également d'autres critères (*syntactiques, lexicaux, expressifs*) pouvant aider à l'identification des catégories, critères qu'il est d'ailleurs possible d'utiliser séparément ou conjointement. Ainsi, une série d'adjectifs (critère syntaxique) peut servir de base à

l'identification d'une catégorie appelée *qualités-défauts*. Un groupe de verbes (critère également syntaxique) peut être à l'origine d'une catégorie appelée *aspiration*, dans des phrases comportant des verbes tels que « j'aimerais », « j'aspire à », « j'ambitionne de ». Le chapitre 4, « Déroulement de l'analyse de contenu » comporte de nombreux exemples illustrant l'utilisation de divers critères.

Quels que soient les critères retenus, le but premier de toute catégorisation est de « fournir par condensation une représentation simplifiée des données brutes », comme le signale si bien Bardin (1977, p. 120). Or, ces données brutes étant habituellement en nombre très élevé, cela rappelle une fois de plus l'importance du choix minutieux des catégories qui les condensent.

Ces exemples sortis de leur contexte apparaissent très faciles à classer. Mais la réalité devient un peu plus complexe lorsque le codeur est en présence de l'ensemble du matériel. Il doit alors faire face à la difficulté d'atteindre le *triple objectif* suivant: 1) *identifier* les catégories de manière à ce qu'elles soient suffisamment différentes afin d'éviter les recouvrements inutiles d'une part; 2) *définir* précisément ces catégories, de manière à éviter toute confusion quant à l'appartenance de tel énoncé à telle catégorie d'autre part; 3) *donner* ainsi à l'analyse de contenu *toute sa valeur et tout son sens*.

Pour atteindre ce triple objectif, notre analyse des écrits d'un certain nombre d'auteurs et notre expérience personnelle de l'analyse de contenu depuis 1967 font ressortir l'opportunité de franchir systématiquement un certain nombre de sous-étapes.

1.3.2. Sous-étapes de catégorisation et de classification

Il est bien mentionné ici et là dans les écrits qu'il faut orienter différemment la catégorisation selon que les catégories existent ou non au départ. C'est ainsi que l'on parle de catégories préalables ou non, existantes ou induites, *a priori* ou *a posteriori*, etc. Mais tout demeure assez vague par la suite quant aux orientations des démarches à entreprendre. À notre avis, il existe trois grands types de catégories. Conséquemment, il nous semble que cette étape de catégorisation doit être abordée selon trois modèles différents, chacun correspondant à un type spécifique de catégories et comportant un nombre variable de sous-étapes:

- le *modèle A*, que nous appelons le *modèle ouvert* en ce qu'il n'existe pas de catégorie au départ; les *catégories sont induites*

du matériel analysé à partir de regroupements successifs des énoncés selon leur parenté ou leur similitude de sens les uns par rapport aux autres;

– le *modèle B*, ou *modèle fermé* en ce que les *catégories* sont *prédéterminées*, c'est-à-dire fixées par le chercheur dès le départ; il s'agit alors pour ce dernier de vérifier le degré avec lequel ces catégories peuvent être retrouvées ou non dans le matériel analysé; ces catégories sont habituellement *immuables*, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent être modifiées en cours de route;

– le *modèle C*, ou *modèle mixte*. Ce modèle est souple en ce que ses *catégories* sont *mixtes*: une partie des catégories est *préexistante* dès le départ et le chercheur laisse également place à la possibilité qu'un certain nombre d'autres soient *induites* en cours d'analyse, soit en sus des catégories préexistantes, soit en remplacement de certaines d'entre elles; les catégories préexistantes, contrairement aux catégories prédéterminées du modèle B, n'ont aucun caractère immuable, c'est-à-dire qu'elles peuvent être conservées, rejetées, modifiées ou nuancées, complétées et même remplacées par de nouvelles catégories selon les particularités du matériel recueilli.

C'est donc plus précisément ici que, du modèle général initial, se dégagent trois modèles plus spécifiques (A, B et C) dont il importe d'étudier séparément la séquence des sous-étapes dans les pages qui suivent, pour s'arrêter plus loin à l'étude des qualités des catégories.

Modèle A. Catégories préalablement absentes et induites de l'analyse (modèle ouvert)

Le lecteur se rappelle qu'il n'existe dans ce cas aucune catégorie au départ. Les catégories sont *induites* du matériel analysé par regroupements successifs des énoncés, à partir de leur parenté ou de leurs similitudes de sens les uns par rapport aux autres. Pour répondre au triple objectif mentionné précédemment, les sous-étapes de catégorisation et de classification peuvent être ramenées à quatre. Ces sous-étapes qui permettront d'induire les catégories et de classer tout le matériel analysé sont les suivantes: l'organisation des premiers regroupements en catégories préliminaires; la réduction à des catégories distinctives par élimination des catégories redondantes; l'identification définitive et la définition des catégories constituant la grille finale d'analyse; la classification finale de tous les énoncés à partir de la grille d'analyse.

Puisque ce sont ces sous-étapes qui permettent de *découvrir* les catégories ou dimensions fondamentales caractéristiques du phénomène étudié, il y a lieu de les décrire soigneusement.

Sous-étape A-3a. Organisation des premiers regroupements en catégories préliminaires

Une fois les nombreuses lectures antérieures (étape 1) et le découpage en unités de classification (étape 2) effectués, l'organisation des premiers regroupements en catégories préliminaires constitue la démarche initiale concrète de classification des résultats. Il s'agit ici d'une tentative pour commencer à identifier les énoncés qui paraissent aller ensemble. L'analyse des énoncés ainsi réunis est complétée en essayant de leur attribuer un nom plus général qui paraît en constituer le dénominateur commun, par exemple « descriptions corporelles », « traits de personnalité », « dimension sociale », etc. Ce sont les premières catégories qui s'ébauchent gauchement et qui nécessiteront par la suite d'être davantage raffinées.

Cette sous-étape correspond à ce que Clapier-Valladon (1980a, b) appelle plus largement l'identification des premiers thèmes de base dans la démarche de classification et devant conduire plus tard à l'élaboration d'un *thésaurus* complet de tout le *corpus*. Van Kaam (1959, p. 68) parle plus simplement ici d'une phase d'« élaboration des premiers regroupements les plus évidents » (*rough preliminary grouping*) consistant à séparer simplement ce qui se ressemble de ce qui ne se ressemble pas spontanément. Cette sous-étape paraît correspondre également à ce que Giorgi (1975a, pp. 74-75) appelle l'établissement des divers « constituants » de base au cours d'une deuxième lecture.

Quelle que soit l'expression utilisée, cette sous-étape constitue le point de départ dans le regroupement des énoncés conduisant ultérieurement à l'identification précise des catégories ou dimensions caractéristiques du phénomène analysé. En pratique, cela signifie pour celui qui utilise la méthode des énoncés écrits sur fiches qu'il procède ici à un premier regroupement de fiches: chacune des piles comprend les fiches dont les énoncés se ressemblent. Ceux qui procèdent par liste répartissent sur des feuilles séparées des séries d'énoncés, chaque feuille ne comprenant que les énoncés qui se ressemblent; le codeur tente en même temps d'inscrire sur chaque feuille, un nom (une sorte de titre) qui représente tant bien que mal les énoncés qui s'y retrouvent; c'est la première tentative de donner un nom provisoire à cette catégorie.

Il arrive régulièrement dans cette démarche que bon nombre d'énoncés paraissent difficilement classifiables parce que sans lien

apparent avec les autres. Il s'agit alors, selon la méthode adoptée, de les inscrire sur une liste à part ou de constituer pour eux une pile séparée de fiches: ils feront partie d'une analyse plus attentive au cours de la sous-étape suivante (A-3b).

Sous-étape A-3b. Réduction à des catégories distinctives par élimination des catégories redondantes

Cette sous-étape de réduction et d'élimination consiste en quelque sorte en une révision de la première classification dans les catégories préliminaires (sous-étape A-3a). Il s'agit ici de reviser chacun des énoncés déjà classifiés dans une catégorie donnée en tentant de répondre aux six questions suivantes:

- Cet énoncé cadre-t-il bien dans la catégorie où il a été classé?
- Dans quelle mesure ce même énoncé n'aurait-il pas une place encore plus adéquate au sein d'une autre catégorie?
- Cet énoncé correspond-il *vraiment* à l'une ou l'autre de ces catégories préliminaires?
- Compte tenu de la réponse à la question précédente, y a-t-il lieu de songer à ouvrir une ou plusieurs autres catégories?
- Inversement, y a-t-il des catégories dont les contenus sont tellement semblables qu'elles devraient être fondues en une seule?
- Enfin, y a-t-il des catégories dont la pertinence paraît douteuse et qu'il faudrait peut-être penser à éliminer pour en reclasser le contenu (les énoncés) plus adéquatement?

Toutes les réponses à ces questions de même que la classification des énoncés doivent être exclusivement fonction de ce que la personne a réellement dit, du sens qu'elle a donné à ses propos, et non pas fonction du sens que le codeur peut y accorder.

C'est également le bon moment de revoir la liste des énoncés difficilement classifiables (laissée en suspens à la fin de la sous-étape A-3a) à la lumière de ces six questions. Bon nombre d'entre eux peuvent alors paraître classifiables dans les premières catégories préliminaires ou dans les nouvelles qu'il peut être paru utile de songer à ouvrir. Les énoncés dont la classification continue d'être énigmatique sont replacés sur cette liste d'attente où l'on ajoutera éventuellement de nouveaux énoncés devenus difficilement classifiables par suite du regroupement de deux catégories en une seule ou de la disparition pure et simple de certaines d'entre elles.

C'est vraiment une sous-étape de *questionnement* quant à la pertinence réelle des catégories, marquée de plus par un certain *raffinement* de celles-ci. En effet, au cours de l'analyse des énoncés dans chacune des catégories, il peut commencer à apparaître nécessaire de songer à développer des subdivisions à l'intérieur d'une même catégorie. Ainsi, dans un ensemble d'énoncés tous regroupés par exemple sous la catégorie *références au corps*, on pourrait constater qu'il existe comme des sous-groupes d'énoncés, les uns ayant trait à l'apparence physique, les autres à l'état de santé, etc. Il peut dans ce cas devenir utile, voire nécessaire, d'envisager de subdiviser alors la catégorie « références au corps » en deux sous-catégories: *apparence physique* et *état de santé*. Et ainsi de suite pour toutes les autres catégories, ouvrant ainsi la perspective d'une organisation hiérarchique entre les diverses composantes du matériel analysé. Quoi qu'il en soit, c'est déjà le moment d'y songer et, s'il y a lieu, de commencer à redistribuer les énoncés en conséquence si la chose paraît finalement nécessaire. Cette décision conduit bien sûr à un travail important de transcription ou de redistribution des fiches, selon le système adopté au départ.

C'est sans doute aux multiples aspects de la démarche décrite ici que Van Kaam (1959) fait allusion lorsqu'il mentionne sa troisième étape qu'il appelle « réduction et élimination ». Pour lui, « réduction » signifie ramener les premiers groupements d'énoncés en groupements de plus en plus « homogènes ». Et Van Kaam insiste sur l'importance de le faire « sans vider la formulation présentée par le sujet », c'est-à-dire sans déformer le sens initialement donné par la personne. Par « élimination », il entend le rejet des éléments non classifiables. Nous croyons ici qu'il vaut mieux être prudent à ce sujet et préférons continuer de garder ce matériel d'apparence non classifiable sur une liste séparée pour le soumettre ultérieurement à de nouvelles analyses plus approfondies afin d'éviter toute décision prématurée. Voilà pourquoi il est sans doute mieux de parler d'élimination des catégories préliminaires dont l'adéquation paraît douteuse et de redistribution du matériel restant. Dans un sens assez analogue à celui de Van Kaam et voisin du nôtre, Giorgi (1975a) parle d'élimination des unités redondantes et de regroupement des unités ressemblantes.

En somme, ces deux auteurs résument bien le détail de tout le travail décrit ici: revoir attentivement tous les énoncés, mettre ensemble ce qui va ensemble, supprimer les recouvrements inutiles... toutes ces opérations à la lumière des six questions précisées plus haut et en s'en tenant strictement au sens tel que dévoilé par la personne à l'origine du matériel analysé. Le but de cette sous-étape est en définitive de *vérifier directement la solidité des premières catégories* et, au

besoin, d'en créer de nouvelles pour atteindre un autre objectif moins évident jusqu'ici, celui d'arriver à une définition claire et précise de ces catégories et de leurs subdivisions éventuelles. Voilà qui constitue la sous-étape A-3c.

Sous-étape A-3c. Identification définitive et définition des catégories constituant la grille finale d'analyse

Toutes les interrogations laissées en suspens à la fin de la sous-étape précédente (A-3b) doivent obtenir ici une réponse claire et adéquate, afin d'arriver à identifier définitivement les catégories ou dimensions caractéristiques du phénomène analysé et à les définir très précisément. Toutes les dernières ambiguïtés doivent être réglées ici parce que ce sont le choix final de ces catégories et leurs définitions qui vont constituer la *grille d'analyse* servant ultérieurement de base à la classification finale de tout le matériel (sous-étape A-3d). La démarche à suivre au cours de cette troisième étape est donc la suivante:

- réanalyser chacune des catégories pour en évaluer la pertinence définitive à la lumière des énoncés qui y sont classés;
- reconsidérer la pertinence réelle des catégories les unes par rapport aux autres;
- fusionner certaines catégories s'il y a lieu ou en ouvrir de nouvelles en réponse aux interrogations soulevées au cours de la sous-étape précédente (A-3b);
- identifier définitivement des subdivisions internes (sous-catégories) s'il y a lieu;
- revoir la liste des énoncés difficilement classifiables, évaluer le degré de ressemblance qui peut les caractériser en tout ou en partie pour en faire ainsi une éventuelle catégorie spécifique, et vérifier la possibilité d'associer les énoncés restants à diverses autres catégories;
- choisir un nom précis et distinctif pour chacune des catégories et des sous-catégories en prenant soin de s'assurer qu'elles représentent bien, et sans risque de confusion, l'ensemble des énoncés qu'elles contiennent;
- définir avec un très grand soin chacune des catégories et sous-catégories; les définitions doivent être tirées du matériel qu'elles représentent pour bien refléter le sens des énoncés regroupés sous ces dimensions; elles doivent également contenir toutes les nuances permettant par la suite de reconnaître avec le

minimum d'hésitation et d'ambiguïté l'appartenance de tel énoncé à telle catégorie ou sous-catégorie précise plutôt qu'à n'importe quelle autre.

Cette sous-étape constitue en quelque sorte une répétition générale de la sous-étape précédente (A-3b) avec les mêmes préoccupations de réduction et d'élimination. La première différence fondamentale est que l'interrogation porte davantage sur la nature, la pertinence et la définition de chacune des dimensions (catégories et sous-catégories), plutôt que sur la position individuelle de chacun des énoncés. La seconde différence fondamentale vient également du fait qu'il faut arriver à prendre des *décisions finales*.

Les détails de la démarche décrite dans cette troisième sous-étape semblent bien expliciter ce que Clapier-Valladon (1980a) appelle l'identification des « thèmes » définitifs devant constituer la « grille d'analyse », tandis que Van Kaam (1959) parle d'« identification des constituants de base » et Giorgi (1975a) de « clarification du sens des divers constituants par comparaison entre eux ».

Cette démarche conduit ainsi à l'élaboration d'une liste complète des noms des catégories (et sous-catégories éventuelles) accompagnées d'une définition exhaustive de chacune d'elles, servant ultérieurement à la classification finale de tous les énoncés. Cette liste accompagnée des définitions est souvent appelée la *grille d'analyse* finale.

Sous-étape A-3d. Classification finale de tous les énoncés à partir de la grille d'analyse

Tous les énoncés sont revus et leur classification est reconsidérée par une confrontation minutieuse à la nomenclature définie pour chacune des catégories (et sous-catégories) de la grille d'analyse. Toutes les questions des sous-étapes A-3b et A-3c sont reprises et conduisent cette fois à la classification finale de chacun des énoncés. Chaque énoncé est ainsi repris en se demandant une dernière fois s'il correspond bien à la catégorie où il a été placé jusqu'ici et, compte tenu des définitions finales, s'il irait mieux ou non dans une autre catégorie.

Toute cette démarche doit une fois de plus être faite en se référant constamment *au sens tel que donné par la personne* et souvent *au contexte global dans lequel est situé l'énoncé* plutôt qu'à l'énoncé isolé; le contexte global peut en effet contribuer à nuancer et parfois à modifier le sens de l'énoncé. *Cette précaution vaut même dans le cas d'une analyse de contenu latent*, puisqu'il faut commencer par savoir ce que la personne a dit pour arriver à retrouver ce qu'elle n'a pas dit ou ce qu'elle a caché.

Par ailleurs, les quelques énoncés encore difficilement classifiables sont repris une dernière fois. S'il demeure toujours impossible de les classer, il est préférable de simplement les rejeter plutôt que de les placer dans une catégorie spécifique appelée « *réponses non classifiables* ». Ce genre de catégorie, trop fréquemment rencontrée, ne veut strictement rien dire et ne devrait pas exister, sauf peut-être dans quelques *rares* cas où elle renferme un contenu évident que le chercheur n'arrive toutefois pas à définir.

Enfin, il peut arriver que cette dernière classification comporte encore quelques petites imprécisions dans certaines définitions et, plus rarement, quelques problèmes de pertinence de certaines catégories ou sous-catégories. Il faut alors apporter les derniers correctifs et opérer les ajustements nécessaires.

Cette sous-étape correspond bien à la « répartition des contenus dans les catégories de la grille », selon les termes de Clapier-Valladon (1980a, b), ou encore à la « catégorisation », dernière partie de l'étape de « codage » dont parle Bardin (1977, pp. 103-120). Elle illustre également la démarche de Van Kaam appelée « identification finale des constituants *par application* » où chacun des énoncés est confronté une dernière fois à chacune des catégories pour s'assurer qu'il était bien classé au bon endroit ou qu'il serait vraiment plus à sa place dans une autre. Le chapitre 4 du présent volume (« Déroulement d'une analyse de contenu ») comprend divers exemples illustrant le cheminement de cette étape de catégorisation.

En plus d'être utilisé désormais lors des étapes subséquentes de l'analyse de contenu, cette dernière grille d'analyse pourra également servir à l'analyse de matériel nouveau, moyennant parfois quelques adaptations, et permettra d'effectuer d'autres types de comparaisons. Dans l'immédiat, l'achèvement de cette grille conduit à la quatrième étape, celle de la quantification et du traitement statistique. Mais avant de s'y engager, il faut, conformément au plan élaboré dans cette troisième étape, analyser les sous-étapes des deux autres modèles (B et C) en plus d'étudier les qualités et exigences des catégories et leur principe d'exclusivité.

Modèle B. Catégories d'analyse prédéterminées (modèle fermé)

Les catégories prédéterminées sont généralement le fruit de lectures sur le sujet étudié, à partir desquelles divers éléments sont considérés comme les dimensions, les constituants du phénomène concerné. Voilà

pourquoi nous les qualifions de *prédéterminées*; dans un tel cas, l'analyse de contenu visera d'abord, sinon exclusivement, à faire ressortir ces catégories du matériel analysé.

Cette troisième étape de catégorisation et de classification est alors grandement simplifiée, contrairement à celle où les catégories sont induites de l'analyse (modèle A). Dans ce précédent modèle, les sous-étapes visaient en somme à la construction, à partir des contenus, de la grille d'analyse servant à la classification finale. Voilà pourquoi ces sous-étapes marquaient de si nombreux va-et-vient et, de ce fait, devenaient tellement longues.

Or dans le cas présent, la grille d'analyse est déjà toute faite puisque ce sont les catégories prédéterminées qui la composent. C'est par exemple un modèle de la personnalité constitué de diverses dimensions déjà définies et dont le chercheur vérifie l'existence par l'analyse de contenu d'un matériel donné. Il ne s'agit plus de voir comment le matériel peut être regroupé en catégories cohérentes, mais plutôt de vérifier si les catégories ainsi déterminées apparaissent dans le matériel. Pour ce faire, il ne reste plus qu'à lire le matériel (étape 1), à voir comment il se découpe en énoncés (étape 2) et à distribuer, à classer ces énoncés selon leur degré de pertinence avec les catégories prédéterminées.

Dans ce sens, les étapes 1 et 2 sont virtuellement les mêmes. Il peut toutefois arriver que même le découpage en énoncés ou unités (étape 2) soit déjà déterminé à l'avance; par exemple, certaines dimensions de la personnalité (catégories) peuvent déjà être accompagnées d'une liste de caractéristiques qu'il s'agit de repérer dans le texte analysé. Dans ce cas, il n'y aurait plus à chercher la ou les meilleures unités de classification puisqu'elles seraient alors déjà fixées elles aussi.

Quant à l'étape 3 sur laquelle porte plus particulièrement l'attention ici, à savoir celle du processus de catégorisation et de classification, elle ne comporte plus, en réalité, que deux sous-étapes: le regroupement préliminaire des énoncés dans les catégories prédéterminées (sous-étape B-3a) et la classification finale de tous les énoncés (sous-étape B-3b) dans ces catégories. Une brève explicitation s'impose.

Sous-étape B-3a. Regroupement préliminaire des énoncés dans les catégories prédéterminées

Après quelques lectures initiales pour se familiariser avec le matériel, il s'agit ici d'opérer un premier regroupement sommaire des énoncés

selon leur *degré d'apparement* à l'une ou l'autre des catégories de la grille existante. Les énoncés plus difficilement classifiables sont mis à part pour être reconsidérés à la sous-étape suivante. Cette démarche est très semblable à la sous-étape A-3a (organisation des premiers regroupements en catégories préliminaires) lorsque les catégories sont induites (modèle A). La différence essentielle vient toutefois de ce qu'il ne s'agit plus ici d'une première démarche visant à identifier les premières catégories puisqu'elles existent déjà, mais bien d'une *première évaluation du degré de parenté avec les catégories fixées dès le départ*; d'où la légère différence d'appellation de cette sous-étape B-3a par rapport à A-3a.

Sous-étape B-3b. Classification finale de tous les énoncés

De cette première classification préliminaire dans les catégories prédéterminées (B-3a), il est possible de passer directement à la classification finale de tous les énoncés. On franchit cette sous-étape à la manière de Van Kaam (1959, p. 68), c'est-à-dire en reprenant systématiquement chacun des énoncés pour se demander dans quelle mesure il correspond bien à la catégorie initialement choisie ou dans quelle mesure il n'irait pas mieux dans une autre catégorie déjà existante.

Le lecteur remarque en définitive que cette seconde et dernière sous-étape correspond à la quatrième (sous-étape A-3d) dans le cas du modèle A. Par ailleurs, les sous-étapes A-3b (réduction par élimination) et A-3c (identification définitive et définition des catégories) n'ont pas d'équivalent dans ce modèle B précisément parce que les catégories sont déjà fixées. Le matériel difficilement classifiable est repris ici pour être soit distribué dans les catégories soit rejeté si aucun apparemment n'est possible.

Il peut enfin arriver entre les étapes B-3a et B-3b que le chercheur, compte tenu de la façon dont les résultats se présentent, ait à modifier certaines définitions initialement élaborées en fonction de la documentation à l'origine des catégories existantes de son modèle ou de sa grille. En principe, le chercheur pourrait même en élaborer de nouvelles à la lumière des résultats obtenus. Ce n'est pas une pratique courante puisque la démarche consiste fondamentalement à vérifier la présence ou l'absence de catégories préétablies. Lorsque cette nécessité se pose, il est préférable de situer plutôt sa démarche dans le cadre de la troisième situation décrite un peu plus loin, à savoir celle des catégories mixtes (modèle C).

Pour le moment du moins, cette seconde forme d'analyse de contenu où les catégories sont prédéterminées peut paraître beaucoup plus

facile que la forme précédemment décrite (catégories induites de l'analyse: modèle A). Disons plutôt qu'elle est plus brève et plus rassurante, ce qui ne doit pas être confondu avec « plus facile ». En effet, cette seconde forme (modèle B) exige de la part du chercheur une excellente analyse de la documentation, afin de prévoir les différentes composantes du phénomène et de les définir adéquatement. Or une telle démarche demande beaucoup de soin puisqu'elle détermine toute la valeur de l'analyse ultérieure de contenu. Conséquemment, une partie de l'énergie économisée dans les longues analyses de contenu pour induire les catégories doit en définitive être déplacée au début et consacrée au dépouillement et à l'analyse de la documentation sur le sujet.

Il n'y a toutefois pas de doute qu'il s'agit d'une *forme plus rassurante* d'analyse, puisque le *chercheur en contrôle les éléments* du début à la fin et qu'il se rapproche ainsi davantage d'une vieille habitude ou façon de faire en psychologie: établir les paramètres de contrôle et expérimenter. Le chercheur est ici beaucoup plus maître de la situation que dans le cas de l'analyse de contenu par induction des catégories où il se sentira indécis face à la nature même des contenus auxquels il doit *se soumettre*. Il est en effet *plus facile et plus rassurant pour le chercheur d'imposer les catégories de son modèle* au phénomène analysé que de modifier et de conformer ce modèle aux particularités de ce même phénomène.

Or c'est précisément le danger qui guette l'utilisateur de l'analyse de contenu par catégories prédéterminées. Il *risque de demeurer insensible aux autres aspects du phénomène* imprévus dans l'élaboration du modèle et, conséquemment, de les rejeter parce que non conformes au modèle théorique initial. Au surplus, il *risque de biaiser les significations réelles des contenus, de les déformer pour les rendre plus conformes aux significations des catégories prédéterminées*. En somme, la tendance simple et spontanée du chercheur est la suivante: s'il a trouvé ces catégories par des lectures au départ, il a tendance à être plus sûr de leur existence et de leur valeur puisque c'est lui qui les a trouvées. Conséquemment, il lui sera plus facile de forcer, s'en trop rendre compte, le sens du matériel analysé pour confirmer ces catégories. Noter qu'il s'agit d'un *risque* plus grand, non d'une conséquence automatique. Il est cependant bien connu que la théorie de base du chercheur peut influencer sa façon d'analyser un phénomène et d'interpréter les résultats (voir Passini et Norman, 1966, in Wylie, 1974, p. 300). Il faut donc être prudent et demeurer constamment en alerte parce que de telles catégories prédéterminées sous-tendent généralement des hypothèses implicites et, « dans bien des cas, des hypothèses implicites orientent insidieusement le travail de l'analyste » (Bardin, 1977, p. 98).

C'est pourquoi l'analyse de contenu sous la forme des *catégories mixtes* (modèle C) peut constituer une avenue très intéressante.

Modèle C. Catégories mixtes: catégories préexistantes doublées de catégories à induire

Cette situation se place à mi-chemin entre les deux modèles précédents dans le sens suivant. À partir de lectures sur un phénomène particulier, le chercheur met effectivement au point un modèle théorique constitué d'un certain nombre de dimensions (catégories) qu'il veut vérifier dans une analyse de contenu. Contrairement à la situation du modèle B (catégories prédéterminées) où des catégories sont fixes (il s'agit de les confirmer par l'analyse), le chercheur ne les place pas ici comme nécessairement définitives. Elles peuvent exister comme ne pas exister, apparaître éventuellement sous une autre forme que celle exprimée dans la documentation et, surtout, être complétées par d'autres catégories susceptibles de surgir du matériel analysé, catégories nouvelles non prévues au moment de la recherche théorique. Voilà pourquoi nous les appelons des catégories *préexistantes*, pour bien indiquer qu'elles *peuvent changer*, qu'elles sont *dépourvues du caractère fixe ou immuable des catégories prédéterminées*. En somme, le modèle théorique du chercheur est ici plus ouvert que dans le cas du modèle B.

Par comparaison avec le modèle A, le chercheur ne part pas de rien face au matériel d'analyse. Il possède déjà un modèle qui lui sert de guide, mais qui reste souple, ouvert à toutes les nouvelles particularités susceptibles d'entraîner des modifications substantielles dans l'organisation des catégories préexistantes, et surtout d'en ajouter plusieurs autres. Ces catégories préexistantes ne constituent donc qu'un point de départ et laissent une ouverture plus grande sur le matériel analysé, ce qui contribue à rapprocher de très près le modèle C du modèle A, puisqu'il demeure toujours possible d'induire de nouvelles catégories.

Pourquoi alors passer par la phase intermédiaire des catégories préexistantes puisque, de toute façon, l'approche inductive (modèle A) reprendra une bonne partie de son importance? C'est qu'il n'est pas toujours utile, ni même souhaitable, d'étudier un phénomène à partir du *tabula rasa* (comme si rien à ce sujet n'avait été fait auparavant). Lorsque c'est le cas, ou lorsqu'il est jugé utile de partir à zéro pour tout révéifier, le recours au modèle A (catégories induites) est certainement le plus adéquat. Par ailleurs, il serait par exemple téméraire de vouloir étudier les dimensions du concept de soi en faisant comme si rien n'avait jamais été fait dans ce domaine jusqu'ici. Il y a dans ce cas

avantage à lire les travaux antérieurs, car de ces lectures peut découler un certain nombre de catégories du soi prédéterminées et fixes (modèle B). Mais il est possible de se donner l'immense avantage de considérer ces catégories plutôt comme un point de départ à l'analyse de contenu (c'est-à-dire comme des catégories préexistantes), pour laisser la porte ouverte à l'émergence, à l'apparition de tout matériel nouveau (catégories nouvelles), non prévu ou passé inaperçu dans les lectures antérieures. Au surplus, la pression psychologique incitant le chercheur à confirmer à tout prix ces catégories préexistantes est ainsi réduite de beaucoup, puisque ces dernières sont posées dès le départ comme pas nécessairement complètes et représentatives du phénomène étudié. Le danger n'est toutefois pas totalement absent.

Quoi qu'il en soit, cette approche est intéressante parce que ses catégories ne dirigent plus l'analyse de contenu (comme dans le cas du modèle B), mais servent de *guides* permettant d'éviter bien des égarements (par rapport au modèle A où l'on part de rien). Ce rôle de guide (plutôt que de dirigisme) attribué aux catégories préexistantes sera toutefois d'autant mieux rempli et plus bénéfique que l'attitude privilégiée par rapport au matériel analysé sera celle adoptée dans le modèle A, à savoir, la recherche constante du sens tel que précisé par la personne à l'origine du matériel analysé et, conséquemment dans ce modèle C, le souci continu de laisser le matériel confirmer ces catégories préexistantes, de les modifier au besoin ou même d'en rejeter certaines pour en ajouter éventuellement de nouvelles.

Dans cette perspective, les étapes 1 (lectures) et 2 (choix des unités) demeurent les mêmes que pour le modèle A. Le choix des unités peut éventuellement être décidé en partie. Quant aux sous-étapes de l'étape 3 (catégorisation et classification), elles sont, dans ce modèle C, virtuellement les mêmes que celles du modèle A. Une partie de la démarche s'apparente occasionnellement aux deux sous-étapes du modèle B, puisqu'un certain nombre de catégories existent déjà même si elles ne sont pas posées comme définitives dès le départ. Les quatre sous-étapes se présentent ainsi dans le modèle C.

Sous-étape C-3a. Premiers regroupements des énoncés dans les catégories préexistantes et, éventuellement, dans de nouvelles catégories préliminaires

Étant donné qu'un certain nombre de catégories sont déjà proposées au départ, la première partie de la démarche consiste ici, après plusieurs lectures, à évaluer d'abord le degré d'apparement des énoncés aux catégories préexistantes puis à les y regrouper sommairement.

Cette première partie de la démarche est en tous points semblable à celle de la sous-étape B-3a du modèle B. Étant donné toutefois que ces catégories préexistantes n'ont pas le caractère fixe des catégories prédéterminées du modèle B, la place reste entièrement libre pour effectuer des regroupements en catégories préliminaires nouvelles de tous les énoncés dont le sens ne s'apparente pas spontanément dès le départ aux catégories préexistantes. C'est ce second aspect de la démarche qui ramène le codeur à toute la souplesse de la sous-étape A-3a du modèle A. Il n'existe en effet aucun besoin ici de trouver absolument des compatibilités entre les énoncés et les catégories préexistantes. Au contraire, l'ouverture au sens tel que précisé par la personne à l'origine du matériel analysé demeure totale: il n'y a qu'à respecter ce sens et à ouvrir de nouvelles catégories préliminaires pour en tenir compte sur la base du degré de ressemblance entre ces énoncés. Tout comme en A-3a et B-3a, les énoncés plus difficilement classifiables sont placés sur une liste séparée.

Le reste de la démarche à l'intérieur des trois autres sous-étapes est presque en tous points identique à celle du modèle A (A-3b, A-3c et A-3d). Voilà pourquoi nous donnons les mêmes noms à ces sous-étapes.

Sous-étape C-3b. Réduction à des catégories distinctives par élimination des catégories redondantes

Cette démarche est exactement la même que pour la sous-étape A-3b du modèle A. Chacun des énoncés déjà classifiés est révisé en tentant de répondre aux mêmes six questions de base: classé dans la bonne catégorie, mieux dans une autre, apparentable à aucune de ces catégories, opportunité d'ouvrir de nouvelles catégories, fusion éventuelle de catégories et enfin abolition possible de certaines d'entre elles. C'est également le moment de reconsidérer la liste des énoncés difficilement classifiables.

Étant donné toutefois que des catégories existent déjà au départ, la démarche gravite bien sûr autour de celles-ci. Dans ce sens le risque existe de dévier imperceptiblement dans le faux-pas d'arriver finalement à les confirmer absolument. Il importe une fois de plus de donner toujours la priorité aux particularités du matériel analysé et au sens accordé spécifiquement par son auteur, afin de laisser surgir (c'est-à-dire induire) toute catégorie nouvelle qui ne ressemble pas à celles déjà existantes. Dans de nombreuses situations, les catégories préexistantes pourront éventuellement nécessiter d'être élargies pour inclure certains types de matériel non prévus dans la documentation, etc. Les catégories préexistantes ne servant que de guide de départ, toutes les

variations (élargissement de leur définition et incorporation d'un matériel plus varié, fusion avec d'autres catégories préexistantes ou nouvelles, élimination des redondances, ouverture de sous-catégories, etc.) deviennent ainsi possibles, comme dans le modèle A.

Sous-étape C-3c. Identification définitive et définition des catégories constituant la grille d'analyse finale

Cette sous-étape est la même que sa correspondante du modèle A (sous-étape A-3c). C'est le moment des décisions finales: classement définitif ou rejet des énoncés difficilement classifiables, identification définitive des catégories nouvelles et des sous-catégories éventuelles, décisions finales quant aux catégories préexistantes (élargissement, fusion, élimination, sous-catégories possibles, etc.), choix des dénominations définitives de ces catégories et sous-catégories pour représenter clairement le matériel qu'elles regroupent, définition représentative de ces dimensions et des critères d'identification pour la classification finale. Les énoncés difficilement classifiables sont une fois de plus revus en entier.

Puisqu'il y a des catégories préexistantes, leur définition doit éventuellement être modifiée en cas de changement dans la nature des énoncés qu'elles regroupent finalement par rapport à ceux qu'elles étaient censées recouvrir au début. La grille finale d'analyse est maintenant prête.

Sous-étape C-3d. Classification finale de tous les énoncés à partir de la grille d'analyse

Tout comme dans le modèle A (sous-étape A-3d) ou dans le modèle B (sous-étape B-3b), tous les énoncés sont une dernière fois reconsidérés quant à leur pertinence exacte par rapport à la catégorie dans laquelle ils ont été initialement classés ou quant à l'opportunité de les changer définitivement de catégorie ou de sous-catégorie. *On ne tient plus compte dans cette dernière phase du fait qu'il s'agisse d'une catégorie préexistante ou nouvelle.* C'est exclusivement le sens qui constitue le critère final. Tout se fait avec le même soin que dans le modèle A (sous-étape A-3d). Noter que le même soin existait à la phase de classification finale dans le modèle B (sous-étape B-3b), mais que le classement était fait par rapport aux catégories prédéterminées, de sorte que, à la limite, le matériel non conforme à ces dernières pouvait tout simplement être rejeté. Les décisions finales sont également prises en ce qui concerne les énoncés difficilement classifiables et l'éventuel rejet d'un certain nombre d'entre eux.

Voilà qui marque l'essentiel de cette troisième étape du processus de catégorisation et de classification dont le déroulement interne (sous-étapes) subit quelques variantes selon que les catégories sont à induire du matériel analysé (modèle A), qu'elles sont prédéterminées (modèle B) ou enfin selon que certaines préexistent déjà (catégories mixtes du modèle C).

Nous croyons, d'après notre expérience, que les étapes 1 et 2 et particulièrement les sous-étapes de l'étape 3 nécessitent d'être franchies de façon systématique, *même si cela paraît long et inutile*, si l'on veut vraiment s'assurer d'économiser du temps. Nous avons expérimenté que toute tentative de brûler les étapes à ce stade ne semble avoir pour effet que d'obliger tôt ou tard à y revenir et à reprendre toute classification trop vite faite. La démarche la plus économique semble bien être celle de prendre tout le temps nécessaire pour différencier les catégories par cette longue méthode, plutôt que de les abstraire trop rapidement à partir de quelques essais fragmentaires. Il faut également ajouter l'éventualité de variantes toujours possibles de ces sous-étapes et l'addition de nouvelles catégories pouvant s'avérer nécessaire selon la spécificité des objectifs poursuivis.

Après avoir traité dans cette troisième étape de la définition d'une catégorie, des diverses sous-étapes de catégorisation et de classification, il reste deux points à toucher: les qualités des catégories et la place du principe dit d'« exclusivité des catégories ».

1.3.3. Qualités des catégories

Il ressort avec évidence que toute la troisième étape a trait aux catégories en tant que telles. Or il a été précédemment noté que la valeur d'une analyse de contenu repose sur la valeur des catégories qui la composent. Il importe donc de s'arrêter un moment sur les qualités que doivent posséder les catégories pour assurer une bonne analyse de contenu. Ces qualités constituent en quelque sorte autant de *conditions* ou d'exigences auxquelles elles doivent répondre pour atteindre l'objectif visé: mettre en évidence le sens précis du phénomène analysé. Holsti (1968), d'Unrug (1974, pp. 26-29), Mucchielli (1979, pp. 36-37) et plus particulièrement Bardin (1977, pp. 35-36 et 121-122) donnent des indications assez précises à ce sujet. Pour qu'une analyse de contenu soit valable, les catégories (tant induites que prédéterminées ou encore préexistantes) doivent, d'après l'ensemble des auteurs, comporter sept qualités: être à la fois exhaustives et en nombre limité, homogènes, pertinentes, clairement définies, objectives, productives;

elles doivent également être mutuellement exclusives (du moins, c'est ce que plusieurs prétendent dans ce dernier cas).

Nous estimons également que les catégories doivent posséder sept qualités, mais pour nous ce sont les suivantes: *exhaustives et en nombre limité, cohérentes, homogènes, pertinentes, clairement définies, « objectives », productives*. Le lecteur peut y remarquer la présence d'une qualité nouvelle (cohérence), la modification de l'une d'entre elles (objectivée au lieu d'objective) et la disparition d'une autre (mutuellement exclusives).

Dans les pages suivantes nous préciserons le sens de ces sept qualités pour le commenter au besoin à la lumière des trois modèles précédemment décrits. Par ailleurs, le principe d'exclusivité des catégories, exigé par tous, méritera une attention particulière et sera traité en dehors des qualités, parce que nous sommes en désaccord avec ce point de vue et cette façon de faire dans une véritable perspective de recherche de sens.

Catégories exhaustives et en nombre limité

Par *exhaustives*, les auteurs entendent que les catégories doivent recouvrir la totalité des énoncés du matériel analysé, c'est-à-dire « épuiser la totalité du texte » (Bardin, 1977, p. 36). *Tous* les énoncés (unités) doivent donc être classifiés dans l'une ou l'autre des catégories à la fin de l'analyse. Seuls les quelques rares énoncés non codifiables (parce que dépourvus de sens par rapport au sujet d'analyse) sont rejetés. Pour Holsti, un bon moyen de respecter cette exigence consiste à énumérer chaque unité de contenu (chaque énoncé) finalement classifiée dans chacune des catégories.

C'est là une qualité très importante et plus naturellement réalisable dans les modèles A (catégories induites) et C (catégories mixtes). L'organisation du modèle B (catégories prédéterminées et fixes) se prête moins bien à cette exigence. En effet, tout matériel différent des catégories de la grille (modèle prédéterminé) aura tendance à être considéré comme du matériel étranger et non classifiable parce que non conforme aux catégories prédéterminées; conséquemment ce matériel sera rejeté. Ou bien, dans le meilleur des cas, le sens de ce matériel sera plus ou moins forcé pour cadrer dans ces catégories; inversement, le sens des catégories sera plus ou moins élargi pour recouvrir ce matériel. Le recours aux modèles A et C constitue donc un moyen plus sûr d'arriver à des catégories véritablement exhaustives par rapport au matériel analysé.

La nécessité pour les catégories d'être exhaustives paraît entraîner inévitablement l'identification d'un grand nombre de catégories, afin de représenter la multiplicité des nuances de sens contenues dans le matériel analysé. Contre cette tendance qui pourrait conduire rapidement à l'excès, d'Unrug (1974) rappelle — et oppose — très justement que « les catégories doivent être aussi exhaustives que possible mais ne peuvent être multipliées à l'infini. Une bonne analyse aboutira au contraire à un nombre limité de catégories cohérentes » (p. 27)³. Tout est là.

Catégories cohérentes

Par ailleurs, un phénomène se comprend mieux s'il est découpé en un nombre restreint de catégories *cohérentes* les unes par rapport aux autres, plutôt qu'en une multitude de catégories risquant de se recouper entre elles ou de constituer un vaste ensemble de pièces détachées sans lien apparent. De telles catégories, parce que trop nombreuses, finissent à la limite par perdre une bonne part de sens véritable dans la description du phénomène étudié parce qu'elles ne regroupent somme toute qu'un nombre trop restreint d'énoncés pour être vraiment significatives lorsque vient le temps d'effectuer des comparaisons. Ce point de vue correspond bien à celui de Ghiglione et Matalon (1978, p. 209). C'est d'ailleurs, à notre avis, le défaut des catégories de la brillante recherche de Jersild (1952) sur le concept de soi des adolescents.

Mais autant cette cohérence est importante, autant il paraît difficile de la définir. Tout système est dit cohérent lorsque ses parties constituantes sont liées entre elles dans un rapport logique. C'est déjà une chose difficile à réaliser entre les dimensions d'un modèle théorique. Ce l'est à plus forte raison dans une analyse de contenu où la cohérence doit de plus exister entre ces dimensions (les catégories) et le matériel analysé. Dans les faits, cette cohérence doit alors apparaître à un triple niveau:

1. *Cohérence au niveau des énoncés entre eux classés sous une même catégorie* par analogie de sens. La logique du lien ici n'est pas fonction de la démarche intellectuelle (qui pourrait trouver un lien par quelque rationalisation), mais bien la logique du contenu expérientiel qui unit ces énoncés sous un même sens. Cet aspect est lié à l'« homogénéité » dont il sera question plus loin.

3. L'italique est de d'UNRUG.

2. *Cohérence au niveau des énoncés et de la catégorie sous laquelle ils ont été regroupés*. Cette relation doit être logiquement évidente; ici c'est une relation beaucoup plus intellectuelle entre le nom donné à la catégorie et la nature des énoncés qu'elle recouvre; elle conduit à la « pertinence » des catégories dont il sera question plus loin.

3. *Cohérence au niveau des catégories entre elles*. Les critères à l'origine de la différenciation des catégories doivent être clairs, permettre de les distinguer nettement les unes des autres et d'en fournir une image dont les différentes parties qui la composent (les catégories) sont reliées de manière à bien représenter le tout plus global qu'est le phénomène analysé. Cela conduit à la « définition claire » des catégories dont il sera également question plus loin.

Le lecteur aura deviné facilement que la cohérence est plus facile à obtenir dans le modèle B où les catégories sont prédéterminées, c'est-à-dire qu'elles sont déjà au départ le fruit d'une analyse logique, à la suite de lectures sur le sujet; le danger est cependant de vouloir par la suite plier à cette logique le sens des énoncés analysés. Dans le modèle A (catégories induites), ce danger de forcer le sens est très peu existant, mais il est remplacé par celui de faire ressortir un ensemble de catégories disparates et sans lien, laissant alors aussi obscure la compréhension du phénomène après l'analyse qu'avant celle-ci. Le modèle C (catégories mixtes) peut offrir en ce sens de précieux avantages: il présente déjà un cadre logique de catégories préexistantes mais flexibles, parce que pas absolument définitives, où toute nouvelle catégorie surgie de l'analyse des énoncés trouvera plus facilement une place logique.

À ce propos, Mucchielli propose un exercice (« Applications pratiques », exercice 2, 1979, pp. 9-15) consistant à codifier un texte une première fois, puis une deuxième fois en doublant le nombre de catégories et enfin une troisième fois en réduisant de moitié le nombre de catégories, ce qui constitue un excellent moyen de mieux comprendre les relations entre les deux premières qualités, soit *l'exhaustivité* et le *nombre limité* tout en assurant leur *cohérence*.

Catégories homogènes

Les catégories ne peuvent pas être cohérentes si elles ne sont pas préalablement homogènes, comme il a été précédemment souligné. Les énoncés placés dans une même catégorie doivent absolument aller dans le même sens, se ressembler fortement (analogie de sens). Comme le dit si bien Bardin (1977, p. 36), il ne faut pas « mélanger » les choses.

Un manque d'homogénéité entre les énoncés contribue à faire de cette catégorie un ramassis d'éléments disparates, à en obscurcir le sens et éventuellement à poser le problème de la redondance entre diverses catégories. Nous ne partageons toutefois pas le point de vue de Bardin (1977, p. 121) selon qui l'homogénéité va de pair avec le principe d'exclusivité des catégories. Il en sera d'ailleurs question plus loin.

Catégories pertinentes

Notons tout d'abord que ce qui a déjà été dit sur la pertinence des catégories à propos des conditions immédiates pour une bonne analyse de contenu (voir le chapitre 1) reste intégralement vrai ici. À cela nous ajoutons maintenant que les catégories sont pertinentes dans la mesure où elles sont en rapport direct avec les contenus du matériel analysé, les objectifs de l'analyse et le cadre théorique dans lequel la recherche s'inscrit (Bardin, 1977; Berelson, 1968; d'Unrug, 1974; Holsti, 1968; Mucchielli, 1979). En d'autres termes, elles doivent être *représentatives* à la fois du domaine étudié, du sens du matériel regroupé sous chacune d'elles et du cadre théorique dont elles s'inspirent. Par exemple, si l'objectif d'un travail consiste à étudier les diverses orientations sociales de la personnalité, il faudra utiliser une terminologie, dans la dénomination des catégories, qui soit à la fois compatible avec les théories sociales et qui traduise simultanément très bien la nature du matériel classé sous ces catégories. De même, si l'étude porte sur les stades du développement psychosexuel dans une analyse de contenu, les noms des catégories doivent clairement représenter le ou les vocabulaires des théories psychosexuelles (non ceux du développement intellectuel par exemple), de même qu'ils doivent représenter avec autant d'évidence les particularités du matériel.

En y regardant de plus près, nous dirions que *le problème de la pertinence des catégories* dans une analyse de contenu *situe celui de la recherche de sens dans une perspective tridirectionnelle*: 1) la continuité de sens entre les catégories et le contenu du matériel d'analyse qu'elles représentent; 2) la continuité de sens entre les catégories et les objectifs de la recherche; 3) enfin, la continuité de sens entre les catégories et les construits théoriques auxquels ces catégories se rattachent ou sont finalement rattachées. En définitive, les catégories sont pertinentes (certains disent « adéquates ») lorsqu'elles respectent à la fois le sens du matériel analysé et le sens des concepts théoriques qu'elles reflètent, compte tenu des objectifs poursuivis.

Compte tenu de nos trois modèles d'analyse, on peut penser que la pertinence des catégories par rapport aux construits théoriques est

plus facile dans l'utilisation du modèle B (catégories prédéterminées à partir d'un modèle théorique), car l'attention doit alors être portée sur la pertinence réelle de ces catégories par rapport au matériel recueilli. Dans le modèle A (catégories induites), la pertinence par rapport au matériel analysé est plus immédiate, puisque les catégories proviennent du matériel lui-même. Le rattachement de ces catégories induites aux concepts d'une théorie peut souffrir de ne pas toujours être pertinent s'il n'est pas fait avec soin. Le modèle C (catégories mixtes) se situe à mi-chemin.

Catégories clairement définies

Les catégories auront toutes les chances d'être clairement définies si elles sont d'abord exhaustives et surtout pertinentes, cohérentes et homogènes. Il serait en effet difficile de définir précisément une catégorie composée d'éléments disparates. La définition doit être *rigoureuse* (Mucchielli, 1979) afin de permettre une compréhension nette et précise des éléments qui différencient chacune des catégories les unes par rapport aux autres et ainsi de « laisser le minimum de champ au jugement du codeur » (Ghiglione et Matalon, 1978, p. 210). Ceci est d'une importance capitale puisque toute la classification finale des énoncés sera ainsi conditionnée par ces définitions. Des ambiguïtés dans les distinctions réelles entre diverses catégories entraînent automatiquement des inconsistances dans la classification des énoncés, ce qui influe directement sur la découverte du sens réel du matériel analysé. En effet, *toute ambiguïté de définition* rendant difficile la distinction de deux ou trois catégories les unes par rapport aux autres occasionne au départ une *première perte de sens* dans la signification même des catégories concernées. La *seconde perte de sens* vient ensuite de ce que bon nombre d'énoncés sont alors classifiés tantôt dans une catégorie, tantôt dans l'autre, un peu au gré de la variation des *impressions du codeur*, puisque les définitions ne donnent pas d'indication suffisamment précise: des énoncés, ayant peut-être un même sens en réalité, se voient ainsi attribuer un sens qu'ils n'ont peut-être pas s'ils sont associés tantôt au sens de telle catégorie, tantôt à celui de telle autre.

Enfin, il faut bien sûr ajouter que la clarté des définitions des catégories est également liée à la pertinence du nom assigné à ces catégories par rapport au matériel qu'elles représentent. Une fois de plus, clarté et pertinence sont indissociables, comme en témoignent des exemples au chapitre 4 où l'on constatera l'importance de veiller à ce que le nom donné à une catégorie ne soit ni trop général, ni trop restrictif afin de bien traduire la nature même du matériel sous-jacent.

Pour arriver à formuler une définition claire d'une catégorie, il faut respecter deux points:

- préciser les *caractéristiques des « propriétés majeures »* (Holsti, 1968) de chacune des catégories afin de bien les différencier les unes des autres, propriétés elles-mêmes dérivées des diverses particularités du matériel regroupé sous ces catégories; en ce sens, les définitions doivent surgir du matériel qu'elles sous-tendent;
- *joindre à ces définitions une liste d'« indicateurs »* (Holsti, 1968; Mucchielli, 1979) qui spécifient explicitement ce qui détermine la classification des énoncés sous chacune des catégories; ce peut être une liste de mots clés, d'énoncés *verbatim* particulièrement caractéristiques des catégories, etc. De tels indicateurs spécifiques assurent une classification consistante, c'est-à-dire une codification où les énoncés ayant un même sens sont classés effectivement dans la même catégorie. Ces indicateurs spécifiques permettent en outre l'utilisation de la grille d'analyse par d'autres codeurs qui pourront arriver aux mêmes conclusions (voir les exemples au chapitre 4). Dans la pratique, on se rend compte qu'un nom ambigu donné à une catégorie finit toujours par entraîner des erreurs de codification, même lorsque la définition de cette catégorie comprend une liste d'indicateurs spécifiques.

Les difficultés d'arriver à une définition claire sont à peu près semblables d'un modèle à l'autre. Il sera sans doute plus facile de fournir des définitions claires dans le modèle B dont les catégories prédéterminées sont elles-mêmes issues de concepts théoriques déjà bien définis dans les écrits consultés. Mais la difficulté d'y adjoindre une liste d'indicateurs précis pour clairement départager les énoncés sera sensiblement du même ordre que pour les autres modèles.

Catégories objectivées

Cette qualité va de pair avec la clarté des définitions. Pour être objectivées, les catégories doivent être « intelligibles à plusieurs codeurs » (Mucchielli, 1979, p. 36). En d'autres termes, les définitions doivent être suffisamment claires et reposer sur des *critères de différenciation (indicateurs) suffisamment précis pour être comprises de la même manière par tous les codeurs* qui, conséquemment, classifient les mêmes énoncés sous les mêmes catégories (Bardin, 1977, p. 122; Holsti, 1968; etc.). C'est dans ces conditions qu'une classification et

une analyse de contenu atteignent un niveau d'objectivation suffisamment élevé pour être fiables. Notons que les auteurs cités parlent d'« objectivité » et de catégories « objectives » par souci de respecter la terminologie couramment utilisée.

Au moins deux moyens permettent d'atteindre la plus grande objectivité possible. Un *premier moyen* consiste en un *consensus de plusieurs codeurs*: une équipe de codeurs discutent en groupe de chacun des énoncés, des divers sens qu'il peut emprunter, du sens plus particulier qui se dégage du contexte d'où il émerge (le matériel recueilli) et de sa pertinence particulière par rapport à telle ou telle catégorie. Au besoin, cela implique une remise en question de la définition de certaines catégories et de la précision de leurs critères ou indicateurs. La classification finale de l'énoncé repose sur le consensus entre les codeurs. Effectuée de façon systématique, cette démarche permet une objectivation peu commune dans le processus de classification en ce qu'elle rend très difficile la probabilité de l'interprétation subjective de l'énoncé et facilite plus sûrement l'approche de son sens véritable. En effet, chacun doit expliquer aux autres les raisons de sa classification et répondre aux objections. Voilà une tâche qui peut se révéler longue, mais combien rémunératrice et rassurante par rapport à la valeur de l'analyse faite.

Un *second moyen* consiste en un *coefficient d'accord entre codeurs indépendants*. Ici le matériel, la grille d'analyse et les définitions des catégories sont distribués à des codeurs qui procèdent séparément, sans communiquer entre eux, à une classification de tous les énoncés. Une analyse comparative du classement des énoncés est ensuite faite entre les codificateurs pour vérifier le degré avec lequel les énoncés sont codifiés dans les mêmes catégories ou non. Cette opération permet d'obtenir un coefficient d'accord entre les juges selon les procédés statistiques connus.

Il faut bien comprendre ici que ces précautions ne permettent cependant pas d'atteindre l'objectivité absolue. Ce ne sont que des moyens supplémentaires qu'il peut être bon de se donner. Que la classification soit faite par un ou par plusieurs codeurs, la seule véritable objectivité est celle qui conduit à classer un énoncé d'après son sens véritable et non d'après ce qu'un seul ou plusieurs codeurs peuvent ou veulent y voir. La véritable objectivité réside donc moins dans le fait d'arriver tous à une même conclusion (car on peut tous sombrer dans la même erreur), que dans la possibilité de parvenir seul, ou en équipe, à atteindre le sens réel du message analysé. L'exemple déjà donné sur les erreurs de codification entre les catégories *autonomie* et *dépendance*

conserve ici toute sa force. D'où le maintien de notre préférence pour les expressions *objectivation* plutôt qu'objectivité et pour *catégories objectivées* plutôt que catégories objectives. Le consensus et le coefficient d'accord entre les juges constituent en ce sens de bons moyens. Et une telle démarche nous paraît *rassurante* parce qu'elle est remplie d'*efforts d'objectivation* plutôt que d'une inquiétante prétention à l'« objectivité ».

Par rapport à nos trois modèles, il peut paraître plus facile d'être objectif à l'intérieur du modèle B (catégories prédéterminées) où les critères définissant les catégories jouissent de la solidité des concepts théoriques dont ils sont issus. Le danger ici reste toujours celui d'une objectivité apparente au détriment du sens réel de l'énoncé. Dans les modèles A (catégories induites) et C (catégories mixtes), cette objectivité paraît moins grande parce qu'il n'y a rien ou presque rien de fixé au départ. Cela oblige par contre le chercheur à interroger constamment et directement le matériel lui-même, ce qui lui donne de meilleures chances de demeurer fidèle au sens inhérent à ce matériel. Or c'est précisément en cela que consiste une saine démarche d'objectivation débouchant sur des catégories objectivées.

Catégories productives

Bardin (1977) exige des catégories une qualité dont d'autres ne parlent qu'en mots couverts: il s'agit de la productivité, en ce sens que les catégories doivent être élaborées de manière à être « riches en indices d'inférences, [en production d'] hypothèses nouvelles [...] et en données fiables » (p. 122). Cette exigence peut à notre avis comporter de nombreuses variations selon les objectifs poursuivis. Ainsi une recherche descriptive, c'est-à-dire visant une bonne connaissance et une bonne description d'une situation, sera sans doute moins riche en production d'hypothèses nouvelles et en inférences puisque tel n'est pas le but. Par contre, que son objectif soit de type inférentiel ou non, toute analyse de contenu doit produire des « données fiables ».

Telles sont les diverses qualités que doivent posséder les catégories pour assurer la meilleure analyse possible de contenu. Ces qualités n'ont pas nécessairement la même importance selon les cas et ne sont pas toutes réalisables au même degré. Bardin (1977, p. 36) va même jusqu'à dire qu'elles sont « rarement applicables dans les faits », entendant sans doute par là que, si l'on doit tendre à atteindre ces exigences ou qualités le plus adéquatement possible, il serait illusoire de prétendre y parvenir à la perfection.

Avant de mettre un terme à l'étape 3, il reste à discuter le principe d'exclusivité des catégories que nous avons choisi de ne pas mettre au rang de qualité des catégories.

1.3.4. Principe d'exclusivité des catégories

Le principe d'exclusivité est habituellement considéré comme une qualité, voire une exigence que doivent nécessairement rencontrer toutes les catégories d'une analyse de contenu. Nous avons laissé entendre précédemment que nous sommes en désaccord avec ce point de vue. Voilà pourquoi cet aspect est traité dans une division autre que celle des qualités des catégories. Mais avant d'explicitier les raisons de notre désaccord, il convient de préciser ce qu'est le principe d'exclusivité, sa raison d'être et ses avantages puisqu'il en a. Une analyse critique permettra ensuite de soulever les questions qui s'imposent pour pointer directement les inconvénients de ce principe et les erreurs auxquelles il conduit. Par la suite, nous ferons nos propres réflexions et propositions.

1. Nature du principe d'exclusivité. En tant que tel, le principe d'exclusivité exige que les différentes catégories dans une analyse de contenu soient mutuellement exclusives. Au nom de ce principe, aucun énoncé ne peut apparaître simultanément dans deux catégories différentes. En pratique, cela signifie que *même si le sens d'un énoncé indique clairement sa compatibilité avec deux catégories*, il devra être néanmoins codifié dans une seule d'entre elles. La grande majorité des auteurs, même ceux qui en déplorent les inconvénients (voir d'Unrug, 1974), insistent malgré tout sur l'importance de respecter ce principe. Pourquoi une telle rigidité?

2. Raisons d'être et avantages du principe d'exclusivité. Les raisons d'être et les avantages de ce principe d'exclusivité paraissent triples: 1) assurer l'homogénéité et la cohérence des catégories; 2) garantir la clarté de leurs définitions; 3) les rendre plus objectives. Examinons-les brièvement:

✕ - La première raison vise à assurer l'homogénéité et la cohérence des catégories, c'est-à-dire à éviter le danger de créer des *chevauchements entre elles* ou des dédoublements qui risqueraient de se traduire finalement par une multiplication aussi inutile que fâcheuse de catégories plus ou moins synonymes, voire redondantes. Sur ce point, nous sommes d'accord pour dire qu'il s'agit là non seulement d'un danger très réel, mais d'une conséquence qu'il faut absolument arriver à éviter.

- La seconde raison consiste pour sa part à *assurer la clarté des définitions* et des indicateurs permettant de différencier, de partager clairement les catégories les unes par rapport aux autres pour une meilleure classification des énoncés; encore ici, on ne saurait trop insister sur l'importance de sauvegarder la clarté des définitions.
- La troisième raison, qui n'est jamais vraiment avouée, paraît bien relever du fait que cette *conformité* à respecter le principe d'exclusivité assure *l'accès aux statistiques les plus sophistiquées* (analyses de variance, analyses factorielles, analyses de profils hiérarchiques, etc.), lesquelles constitueraient en quelque sorte le meilleur moyen, sinon le seul, d'introduire une certaine *objectivité* dans le traitement de tout ce matériel hautement subjectif; or ces statistiques sophistiquées exigent l'exclusivité des catégories pour être applicables.

3. **Analyse critique du principe d'exclusivité.** C'est précisément là, dans cette troisième raison, que le bât blesse particulièrement, à notre avis. Étant donné l'engouement encore actuel pour tous les modèles statistiques très poussés, ce ne serait pas la première fois en psychologie que l'exploration des particularités d'un phénomène devrait suivre les caprices d'une technique statistique, au risque d'y perdre en richesse d'information et en profondeur de connaissance. Mais puisque nous avons reconnu l'importance des deux premières raisons, il importe de les analyser toutes trois pour y apporter les réponses pertinentes s'il en existe, ou pour nous incliner dans le cas contraire.

Notre *première question* (reliée à la première raison, à savoir l'homogénéité et la cohérence des catégories) est la suivante: *Y a-t-il une conséquence grave à toujours éviter les chevauchements des catégories*, c'est-à-dire la double ou même triple catégorisation de certains énoncés dans certains cas? Notre réponse est: *oui*. Codifier (arbitrairement) un énoncé dans une seule catégorie lorsqu'il renferme très clairement un deuxième sens (voire un troisième) entraîne effectivement une conséquence grave, soit une perte de sens. L'énoncé est classé comme s'il ne référerait qu'à un seul sens, alors qu'il en renferme réellement deux ou trois. D'Unrug (1974) le signale avec beaucoup de justesse lorsqu'elle écrit: « L'exclusivité nécessaire des catégories entraîne l'élimination des *relations réelles entre éléments dans un texte*⁴ [et] pêche par une trop grande hâte à "découper"⁵ le discours et à en intégrer

4. L'italique est de D'UNRUG.

5. Les guillemets sont de D'UNRUG.

les éléments dans des catégories isolées » (p. 28). En d'autres termes, le principe d'exclusivité des catégories *élimine un certain nombre de relations réelles* entre les éléments du contenu analysé pour les *remplacer par des relations statistiques* établies entre les catégories. Malgré ce fait troublant déploré très judicieusement par d'Unrug, elle parle néanmoins d'exclusivité « nécessaire ».

Notre *seconde question* concerne toujours la première raison et est ainsi formulée: *En quoi la reconnaissance du double sens d'un énoncé*, en le classifiant simultanément dans deux catégories, *augmente-t-elle le risque pour ces catégories de devenir synonymes et de se confondre*? La réponse est: *en rien*, si ce n'est dans l'imagination du statisticien qui réclame l'exclusivité. En effet, dans la mesure où ce sont les *deux sens DIFFÉRENTS* contenus dans un même énoncé qui conduisent à sa codification dans deux catégories différentes, il n'y a aucun danger de superposition et de synonymie pour ces catégories. Le fait pour une même phrase d'apparaître simultanément dans deux catégories ne rend pas ces deux catégories pareilles pour autant. *C'est la différence de sens qui doit demeurer le critère ultime, non la similitude des mots ou des phrases*. L'habitude de ramener les choses uniquement sous forme de fréquences (entités mathématiques) a graduellement conduit les auteurs à oublier que les catégories ne se ressemblent pas ou ne se différencient pas à partir des similitudes ou des différences des mots ou des phrases qu'elles regroupent, *mais plutôt à partir des ressemblances ou des différences quant au SENS des énoncés qu'elles regroupent*. Classifier un même énoncé simultanément dans deux catégories différentes ne conduit donc pas imperceptiblement au dédoublement des catégories; cela conduit au contraire à une *meilleure analyse des relations qui existent entre les différentes composantes du phénomène étudié* et, par là, à une meilleure compréhension de son sens profond, objet même de l'analyse de contenu.

Le véritable danger de synonymie entre les catégories se présente lorsque la double classification devient une sorte d'habitude ou encore une solution de facilité. Par exemple, après avoir codifié un même énoncé dans deux catégories une première fois, on fait une codification double à chaque nouvelle apparition du même énoncé sans se demander si, dans ces autres parties du texte ou dans ces autres protocoles différents, il possède toujours deux sens ou un seul puisque le contexte est différent. On peut aussi avoir tendance à classer un énoncé dans deux catégories parce qu'il est trop difficile d'en repérer le sens très précis. Mais ce n'est pas parce qu'il y a danger de rendre, par paresse, la *classification double automatique* qu'on est justifié à trancher la question par le principe d'exclusivité en refusant aveuglément de voir

le second sens ou, ce qui est pire, en s'entêtant à faire comme s'il n'existait pas lorsqu'on l'a vu. *S'engouffrer dans un sens unique et s'y enfermer par crainte de s'égarer dans la voie à double sens ne nous apparaît pas une solution heureuse mais bien plutôt une solution fallacieuse.*

C'est d'ailleurs bien ce qui agace d'Unrug (1974) lorsqu'elle sou- lève ce problème des catégories en écrivant: « Par exemple, comment classer une affirmation telle que: "je trouve la gauche française ridicule de refuser une unification", dans une catégorie: *souhaits d'unification de la gauche?* ou avec d'autres critiques adressées à la gauche française (en admettant que ces deux catégories se soient dégagées de l'ana- lyse)? » (p. 27). Notre réponse est simple: pourquoi ne pas classer cette affirmation dans les deux catégories (« souhaits d'unification » et « cri- tiques »), puisque la double appartenance de cet énoncé est si claire et que seule cette double classification rend vraiment compte ici de la totalité du sens de cet énoncé? *Pourquoi respecter ce principe d'exclu- sivité lorsqu'il oblige à privilégier arbitrairement un seul sens au détri- ment d'un autre et qu'il entraîne alors une déformation automatique du sens réel du phénomène analysé?*

Nous avons par ailleurs reconnu que le principe d'exclusivité visait également et à juste titre à assurer la définition claire des caté- gories et la précision des indicateurs permettant de les différencier les unes des autres. À ce propos, notre *troisième question* est la suivante: *En quoi la double ou même triple classification d'un énoncé rend-elle plus obscure la définition d'une catégorie et de ses indicateurs de dif- férenciation?* La réponse est de nouveau: *en rien*. En effet, la raison d'être des catégories n'est pas de regrouper les mêmes mots, les mêmes phrases ou énoncés, mais de *regrouper tout ce qui renferme le même sens, peu importe la façon et les mots utilisés* pour le dire. Le rôle des catégories est de renfermer et de protéger ce sens, non pas les mots ou les phrases. Le rôle des indicateurs est aussi le même, à savoir non pas de désigner des mots ou des phrases auxquels tel sens serait réservé, mais plutôt d'identifier des critères permettant de différencier tel sens par rapport à tel autre et, conséquemment, l'appartenance à telle ou telle catégorie compte tenu du sens. Les propos tenus précé- demment en réponse à notre seconde question valent intégralement ici, y compris le danger de la double classification automatique. La double catégorisation, pour autant qu'elle repose uniquement sur l'ana- lyse de sens, n'altère donc en rien la clarté des définitions des caté- gories, qui continuent chacune d'être réservées à un seul sens précis. *C'est la classification qui devient plus complexe parce que le dévelop- pement d'automatismes est devenu au contraire interdit: il n'est plus*

possible de codifier toujours au même endroit un même mot ou une même phrase, car il faut constamment s'interroger sur les différences possibles de sens et même sur la multiplicité de sens pour ce même énoncé. Par ailleurs, la lecture d'un rapport de codification peut devenir quelque peu aberrante à la constatation d'énoncés identiques apparaissant dans des catégories différentes. Techniquement, rien n'empêche de clarifier les choses en soulignant dans l'énoncé la partie qui le rat- tache à telle catégorie et, dans l'autre catégorie, de souligner la partie qui contribue à l'associer également dans cette autre. C'est ce que nous faisons régulièrement dans nos analyses, éliminant ainsi toute ambi- guïté. Par exemple, dans l'énoncé précité rapporté par d'Unrug, rien n'empêcherait (sauf les techniques statistiques) de procéder ainsi:

- catégorie 1. *Souhaits d'unification de la gauche*
« Je trouve la gauche française ridicule de refuser une unification. »
- catégorie 2. *Critiques adressées à la gauche française*
« Je trouve la gauche française ridicule de refuser une unification. »

Les soulignements enlèvent toute ambiguïté quant à la pertinence du rattachement de l'énoncé à l'une et l'autre des catégories; cette double classification n'entraîne aucune synonymie des catégories concernées; la clarté des définitions originales des catégories demeure intacte; l'ob- jectivité de la classification et de l'analyse de contenu est respectée puisqu'elle *tient rigoureusement compte du double sens sans en esca- moter aucun*; seule l'approche statistique en souffrira éventuellement, mais est-ce là le véritable objectif de l'analyse de contenu?

Il est par ailleurs bon de retenir ceci: autant il est apparu d'une part important que les catégories soient exhaustives tout en demeurant en nombre limité, autant il importe d'autre part de ne pas abuser de la double ou triple catégorisation qui peut résulter d'une paresse à tenter de trouver le sens précis. Par contre, lorsqu'il est évident qu'un énoncé renferme deux ou trois sens précis dans l'esprit de celui qui l'a formulé, il ne faudrait pas se laisser entraver par le principe d'exclu- sivité et plutôt s'empresse d'effectuer la double ou triple classification. Quant aux problèmes éventuellement créés par rapport à l'utilisation de certaines techniques statistiques, ils devraient être considérés comme étrangers aux objectifs ultimes poursuivis dans une analyse de contenu.

Ceci introduit à notre *quatrième question*, à savoir: *Ce principe d'exclusivité vise-t-il vraiment à sauvegarder l'objectivité d'une analyse de contenu ou à sauvegarder plutôt le mythe de la toute-puissance des*

méthodes statistiques? En guise de réponse, disons que la perte de sens automatiquement encourue par le principe d'exclusivité et parfois même la déformation consécutive du sens original pour arriver à respecter ce principe rendent pour nous difficile d'y voir un moyen de sauvegarder l'objectivité d'une analyse de contenu. Si la quantification constitue en soi une technique objective pour compter les choses, il faut néanmoins savoir reconnaître les *sélections subjectives* qu'elle exige pour atteindre cette « objectivité » dans l'analyse de contenu. Par exemple, lorsqu'en psychologie expérimentale animale on choisit de mesurer l'anxiété chez le rat par ses défécations, afin d'éviter toute subjectivité dans l'observation des comportements anxieux de l'animal, on règle alors effectivement le problème du comptage. Mais cet indicateur n'est pas nécessairement une mesure plus objective pour autant. En effet, d'autres comportements où l'animal paraît fou de peur sont ensuite *délibérément négligés* s'il n'y a pas défécation. Au surplus, on ne parvient pas à différencier les défécations liées vraiment à l'anxiété de celles liées au besoin physiologique. Or ce besoin naturel doit bien se manifester de temps à autre lorsque les expériences durent deux ou trois semaines! Réduire ainsi l'anxiété à quelques crottes devrait plutôt inquiéter les tenants de l'objectivité. En dépit des apparences, la sophistication des appareillages et les méthodes de comptage ne constituent donc pas à elles seules des garanties plus sûres d'objectivité. Si, pour compter plus facilement (à ne pas confondre avec objectivité), il faut sacrifier le sens, le gain en objectivité est en fait à l'opposé de la réalité et du but visé. Cela vaut tout autant non seulement pour l'analyse de contenu portant sur des textes, mais aussi pour l'observation de comportements puisque ces derniers constituent des contenus c'est-à-dire des énoncés. Le seul véritable gain en objectivité nous apparaît lié à toute décision visant à respecter scrupuleusement le (ou les) sens des énoncés analysés. Pour le moment donc, nous sommes davantage porté à croire que tout sacrifice de sens au profit de la technique statistique relève beaucoup plus du désir d'utiliser telle ou telle technique et de la croyance en la toute-puissance de ces méthodes.

4. Réflexions et propositions. Il y aurait, à notre avis, un net avantage à utiliser parfois des techniques statistiques plus simples si elles permettent de tenir davantage compte de la variété de sens d'un même énoncé, plutôt que de s'acharner à appliquer des techniques complexes en sacrifiant une partie du sens du matériel analysé. Il n'est pas suffisant pour une technique statistique de *bien paraître scientifiquement*; en l'occurrence, elle doit d'abord respecter la multiplicité de sens pour être vraiment adéquate en analyse de contenu. L'analyse de contenu ne doit donc pas sacrifier le sens pour sauvegarder la technique sta-

tistique en s'y adaptant. Ce sont au contraire les techniques statistiques qui doivent être au service de l'analyse de contenu, s'y adapter ou alors *céder le pas* à tout ce qui permet de s'approcher du sens, au risque même d'être mises totalement de côté si elles l'interdisent. *Parce qu'elle est fondamentalement une recherche de sens, l'analyse de contenu peut toujours s'accommoder de se passer de statistiques* (analyse quantitative), *mais elle ne peut pas être privée de sens*. À défaut d'analyse quantitative, il lui restera toujours le recours à l'analyse qualitative. Et cette solution ne constitue pas un recul. Les réalités étudiées (et à plus forte raison les réalités psychologiques ou sociologiques) ne sont pas du tout aussi morcelées dans les faits que ne l'exige le principe d'exclusivité. Le codeur ne peut éliminer des significations différentes lorsque le *contexte* indique clairement leur présence simultanée dans un même énoncé.

Compte tenu de tout ce qui précède, il est difficile de comprendre pourquoi la plupart de ceux qui relèvent et déplorent les graves inconvénients du principe d'exclusivité des catégories paraissent continuer de se sentir *obligés* de le respecter. Rien n'oblige à y restreindre l'analyse de contenu. Quant à nous, le principe d'exclusivité des catégories apparaît tout au plus comme un *moyen commode pour se rendre la vie facile* dans le processus de classification et pour préserver l'accès à l'appareillage statistique traditionnel. Dans une véritable perspective de recherche de signification, le principe d'exclusivité constitue dans les faits un *déplorable vice de forme* pour sauvegarder une apparente objectivité et éviter une subjectivité fictive qui, lorsqu'elle existe malgré tout, n'a rien à voir avec la double codification. À notre avis, et au risque d'être quotidiennement menacé d'élaborer un système de catégories répétitives (ce qui ne serait pas une bonne analyse de contenu), le principe d'exclusivité ne constitue pas une qualité *sine qua non* à rechercher au niveau des catégories.

Ghiglione et Matalon (1978) figurent parmi les rares à reconnaître ouvertement l'importance et la valeur de la double classification. Jugeant le principe d'exclusivité moins sévèrement que nous, ils formulent tout de même ce conseil combien pratique: « Mais se donner cette possibilité (i.e. de coder une même réponse dans plusieurs catégories) n'est utile que si l'on est amené à l'utiliser souvent. Si les réponses multiples restent l'exception, il est préférable d'accepter de perdre une certaine information, et faire un choix parmi les diverses catégories envisagées » (p. 210). Bardin (1977) accepte également l'éventualité de catégories qui ne seraient pas nécessairement mutuellement exclusives, à condition d'éviter toute ambiguïté: « On peut, dans certains cas, remettre en question cette règle, à condition d'aménager

le codage de façon à ce qu'il n'y ait pas d'ambiguïté au moment des calculs (multicodage) » (p. 121).

Cette discussion met un terme à l'analyse de la démarche à réaliser au cours de la troisième étape de l'analyse de contenu intitulée « processus de catégorisation et de classification », qui a conduit à l'explication de trois modèles généraux possibles, ainsi qu'à diverses considérations reliées aux catégories en tant que telles. Il reste désormais encore trois étapes à franchir, soit: celle de la « quantification et du traitement statistique » (étape 4), celle de la « description scientifique » (étape 5) et celle de l'« interprétation » des résultats (étape 6).

1.4. Étape 4: Quantification et traitement statistique

Cette quatrième étape comporte deux volets: 1) la *quantification* qui implique des choix à faire quant à la façon dont on va s'y prendre pour compter les choses, et 2) le *traitement statistique* qui réfère aux diverses comparaisons à effectuer et conséquemment aux types de calculs et de techniques statistiques à utiliser pour y arriver. Le lecteur remarquera que la plupart des six auteurs dont les étapes sont mises en comparaison au tableau 1 ne font pas nécessairement de distinction précise entre les étapes 4 et 5, tellement la continuité est grande. Dans notre tableau, la présente étape correspond exactement à la troisième de Mucchielli (1974, 1979), à la troisième de d'Unrug (1974) qu'elle appelle « Comparaisons », à une partie de la troisième de Bardin (1977) intitulée « Traitement des résultats, inférence et interprétation », à une partie de l'étape 2b de Clapier-Valladon (1980b), « Analyse quantitative: compilation, tests statistiques » et à certains éléments des phases 6 et 7 de Poirier, Clapier-Valladon, Raybaut (1983), « Somme des récits » et « Analyse quantitative: comptage linéaire et calcul statistique ». Il y a, nous semble-t-il, avantage à bien distinguer « Quantification et traitement statistique » (notre étape 4) et « Description scientifique » (notre étape 5). À l'intérieur de l'étape 4, il importe également d'analyser deux composantes: le mode de comptage (quantification) et les calculs ou le traitement statistique.

1.4.1. Quantification

Lorsque tous les énoncés du matériel analysé ont été classifiés dans les différentes catégories ou sous-catégories de la grille finale d'analyse (fin de l'étape 3), certains vont choisir de passer directement à la description du matériel regroupé dans ces catégories. D'autres, encore

plus nombreux, vont plutôt choisir d'effectuer des compilations quantitatives pour en dégager plus tard des constatations et des interprétations relatives à la répartition du matériel. Pour ce faire, il faut, à ce moment-ci, choisir une ou plusieurs unités de quantification. Ce sera tantôt le pourcentage, tantôt la fréquence d'apparition, c'est-à-dire le nombre d'énoncés apparaissant dans chacune des catégories (table de fréquence), ou encore la fréquence pondérée, la répartition en énoncés positifs ou négatifs, l'ordre d'apparition, la présence ou l'absence de certains mots, attitudes, émotions dans diverses circonstances, l'intensité, la cooccurrence, etc.

Toutes les formes de quantification sont possibles et notre but n'est pas de les considérer l'une après l'autre ici. Même si la table de fréquence est sans doute la plus utilisée, aucune méthode de quantification n'est en soi meilleure que d'autres. Ce sont les objectifs précis de la recherche, les types de questions spécifiques auxquelles l'analyse de contenu doit répondre de même que le type particulier de phénomène étudié qui détermineront le mode le plus adéquat de quantification à adopter selon le cas.

Par ailleurs, puisqu'il a été précédemment mentionné qu'on choisissait tantôt d'effectuer des compilations quantitatives et tantôt de passer directement à l'analyse qualitative (qui constitue en fait une partie de l'étape suivante), peut-être faut-il se demander en quel cas il est pertinent de quantifier ou de ne pas quantifier. À ce propos, il est très intéressant de retourner aux conseils si judicieux prodigués déjà par Berelson en 1952, conseils un peu oubliés et qu'il est utile de rappeler. En effet, dans son chapitre sur la description de l'analyse qualitative (pp. 114-134), Berelson est amené à faire des distinctions d'avec l'analyse quantitative, ce qui le conduit à consacrer quelques pages (pp. 128-131) sous le titre: « Quand faut-il compter soigneusement? » et quelques autres (pp. 117-128) sur les circonstances où il n'est pas nécessaire de quantifier, voire préférable de ne pas le faire. Ces conseils sont résumés ici sous les deux rubriques suivantes: « Quand quantifier? » et « Quand ne pas quantifier? ».

Quand quantifier?

Selon Berelson (1952), il importe de quantifier soigneusement les contenus codifiés dans les différentes catégories et sous-catégories dans les circonstances suivantes:

- « lorsqu'un haut degré de précision et d'exactitude est requis »;
- « lorsque le matériel à analyser est suffisamment représentatif pour en justifier l'effort »; la représentativité est ici associée à

l'importance réelle du matériel recueilli par rapport à la nature du phénomène étudié et aux objectifs poursuivis;

- « lorsque le matériel à analyser est si considérable qu'il ne serait pas manipulable (*unmanageable*) sans un tel procédé de simplification ou de synthèse » (*summarizing procedure*);
- « lorsque les catégories apparaissent avec des fréquences relativement importantes » (*large*);
- « lorsque les données du contenu doivent être statistiquement reliées à d'autres données numériques » (pp. 129-131).

Berelson mentionne deux autres circonstances où, selon lui, il importe de quantifier, à savoir « lorsqu'un haut degré d'objectivité est requis » (p. 129) et « lorsqu'un haut degré de spécification des catégories est à la fois possible et nécessaire ou désirable » (p. 130). Le lecteur comprendra facilement notre profond désaccord sur ces deux points; ils ne sont donc pas considérés ici comme des moments où il faudrait nécessairement quantifier. Nos précédentes discussions sur l'illusion d'associer quantification à objectivité conservent ici toute leur raison d'être (voir plus haut « Qualités et exigences des catégories » ainsi que « Principe d'exclusivité des catégories »; revoir aussi au chapitre 1 la section 1.2., « Caractéristiques et exigences de l'analyse de contenu », et plus spécifiquement « 1. Objectivée et méthodique »). Par ailleurs, lorsque Berelson demande de quantifier pour assurer la « spécification des catégories », il faut voir là une autre surévaluation de la valeur de la quantification puisque, pour Berelson, la spécification des catégories correspond en fait à des catégories « définies avec précision » (p. 130). Si, d'une part, Berelson ne veut très probablement pas dire que c'est la quantification qui assure la clarté ou la précision des catégories (et notre discussion sur les qualités des catégories en matière d'homogénéité, de cohérence et de clarté est sans équivoque là-dessus), il faut comprendre d'autre part que des définitions précises ou claires contribuent à faciliter grandement la quantification, mais elles ne rendent pas la quantification recommandable pour autant, encore moins préférable ou obligatoire.

Ceci dit, il y a lieu de s'arrêter sur les moments où il est préférable de ne pas opérer de quantification.

Quand ne pas quantifier?

Il n'y a effectivement pas toujours lieu de quantifier à l'intérieur d'une analyse de contenu. Encore ici, Berelson (1952) donne de précieux conseils quant aux moments où il n'y a pas lieu de le faire:

- lorsque l'analyse porte plutôt sur la « présence ou l'absence » de contenus particuliers (p. 119);

- lorsque l'analyse est faite sur des « échantillons restreints ou incomplets » (p. 121), c'est-à-dire lorsque les groupes sont tellement petits et que les fréquences ainsi obtenues seraient tellement faibles qu'une analyse quantitative n'aurait pas de réelle signification; on pourrait compléter ici la pensée de Berelson en ajoutant: lorsque les catégories sont nombreuses et que le nombre d'énoncés que chacune regroupe est trop petit pour être significatif;
- lorsque l'analyse porte davantage sur les « effets » ou sur les « intentions » liées aux contenus du message étudié que sur les contenus eux-mêmes ou sur leur répartition fréquentielle (pp. 122-123);
- lorsque l'analyse porte moins sur les contenus eux-mêmes que sur la manière dont ils « reflètent des phénomènes plus profonds » (pp. 123-124); en d'autres termes, l'explication de Berelson réfère à une analyse qui porterait davantage sur les contenus latents (ou symboliques) plutôt que sur les contenus manifestes;
- lorsque les catégories sont elles-mêmes peu « formalisées » (pp. 125-126), c'est-à-dire lorsque l'objectif poursuivi vise une analyse assez générale du phénomène plutôt que très détaillée.

Dans tous ces cas, et il pourrait y en avoir éventuellement d'autres, la quantification, sans être interdite, n'est souvent pas nécessaire et devient parfois même totalement inutile. Il est alors souvent préférable de passer directement à l'analyse qualitative (qui constitue une partie de l'étape 5 dont il sera question un peu plus loin). Dans l'immédiat, il faut plutôt s'arrêter à la seconde partie de la présente étape 4, à savoir le traitement statistique.

1.4.2. Traitement statistique

Une fois le processus de quantification mené à terme, lorsque c'est l'option choisie, toutes les techniques de traitement statistique sont accessibles depuis la simple différence significative en passant par les divers types de corrélations pour aller jusqu'aux techniques les plus poussées d'analyse de variance, d'analyse factorielle, etc. Il s'agit de consulter les spécialistes du domaine pour déterminer la technique la plus appropriée compte tenu de la nature des résultats recueillis, des modes de quantification utilisés et des questions auxquelles on veut répondre dans une analyse donnée de contenu.

Il n'entre pas dans les objectifs du présent ouvrage de nous prononcer sur les meilleures techniques à utiliser. Chacune d'elles a ses

mérites et certaines regroupent un nombre plus ou moins grand d'adeptes, parfois irréductibles, qui ont su et savent encore faire la promotion convenable, parfois même inconvenante, des qualités de leur technique. Dans les faits, la meilleure technique n'est pas nécessairement la plus sophistiquée, mais bien celle qui cadre parfaitement avec les résultats obtenus pour en mettre les particularités en relief et répondre dans le détail aux questions à l'origine de la recherche entreprise. Trop de fois l'analyse de contenu est effectuée au moyen des techniques les plus sophistiquées pour se trouver finalement prise dans un carcan rigide à suivre et la détournant peu à peu de ses véritables objectifs initiaux ou encore l'empêchant de répondre vraiment aux questions de départ, le modèle statistique n'étant pas prévu à cet effet. Le traitement statistique est un guide, parfois très important, de l'analyse de contenu et doit en rester là; *il ne doit jamais en devenir finalement le maître d'œuvre.*

1.5. Étape 5: Description scientifique

La terminologie devient un peu confuse entre les auteurs à partir de l'étape précédente (étape 4) où traitement statistique, analyse et interprétation en viennent souvent à presque se confondre. À ce propos, Giorgi (1975a) rappelle une réalité importante lorsqu'il parle de « description scientifique » comportant deux éléments: l'*analyse quantitative* des contenus et l'*analyse qualitative* de ces mêmes contenus. Cette remarque indique clairement, d'une part, que la quantification et le traitement statistique (étape 4) sont uniquement des opérations mathématiques bien délimitées qui ne constituent pas en soi une analyse complète des résultats. Cela spécifie, d'autre part, qu'avant de se lancer dans les interprétations (étape 6) sitôt les calculs terminés, il faut commencer par s'arrêter aux résultats eux-mêmes pour les *décrire tels qu'ils se présentent*. Enfin, Giorgi met ainsi en évidence une réalité trop souvent ignorée: la description scientifique dans l'analyse de contenu ne peut être limitée à la seule analyse quantitative des résultats, mais doit être absolument complétée par une analyse qualitative de ces mêmes contenus. Ce n'est qu'une fois cette double tâche accomplie qu'il sera possible d'aller au-delà pour pousser jusqu'à l'interprétation s'il y a lieu (c'est-à-dire selon que les résultats s'y prêtent et si tel est l'objectif du chercheur).

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il y a eu quantification et tests statistiques au cours de l'étape précédente, l'actuelle étape de description scientifique comporte deux parties: une *analyse quantitative*, consis-

tant à relever les particularités des résultats une fois connues les données des tests statistiques dont l'éclairage ultime viendra en seconde partie d'une *analyse qualitative*, soit un retour aux spécificités des contenus résumés par ces quantités et relations statistiques. Lorsque, par ailleurs, il n'y a pas eu de quantification au cours de l'étape précédente, l'étape de description scientifique ne comprend qu'une analyse qualitative.

Le lecteur se souviendra que divers aspects de l'analyse quantitative et de l'analyse qualitative ont déjà fait l'objet de discussions dans la partie consacrée aux divers sujets de controverse en analyse de contenu (voir le chapitre 1). L'objectif poursuivi ici n'est donc pas de revenir là-dessus, mais plutôt d'examiner l'une et l'autre de ces formes de descriptions scientifiques dans leur déroulement en analyse de contenu.

1.5.1. Analyse quantitative

Trois aspects seront considérés ici: 1) les éléments d'une bonne analyse quantitative au niveau de la description scientifique, 2) les avantages éventuels de cette analyse quantitative, et enfin 3) quelques réflexions sur les implications relatives au problème de l'utilisation de la fréquence et de l'ordre d'apparition des énoncés dans l'analyse quantitative de contenu, à cause de ses effets sur l'interprétation.

Analyse quantitative et description scientifique

L'analyse quantitative consiste à donner un ordre de grandeur quant à la répartition du très abondant matériel dans les différentes catégories de la grille d'analyse. On aura donc soin de décrire avec beaucoup de précision la façon dont les choses se présentent. Cette analyse descriptive quantitative variera selon le type de traitement statistique utilisé. Ceci peut être fait strictement par rapport aux catégories elles-mêmes. À ce simple niveau comparatif, il peut être néanmoins très révélateur de constater que telle catégorie regroupe beaucoup plus d'énoncés que toutes les autres, ou encore que deux fois plus de sujets réfèrent à telle catégorie plutôt qu'à telle autre. Ces seules analyses de tendance et de différences significatives sont déjà très révélatrices.

Selon les objectifs de la recherche, l'analyse peut également changer de niveau et comparer les similitudes ou les différences de répartition du matériel dans les catégories d'un groupe à l'autre, d'un

groupe d'âge à l'autre, d'une ethnie à l'autre, etc. On peut y faire ressortir les corrélations, les cooccurrences, les concomitances, les variations, etc. Certaines absences de corrélation peuvent être tout aussi révélatrices et importantes à signaler. Tout cela contribue à donner une image précise du phénomène étudié, une fois la codification faite, et ce, toujours en termes quantitatifs. Et, pour avoir un caractère vraiment scientifique, cette analyse doit *respecter les règles du jeu des techniques scientifiques utilisées et tenir compte des limites de chacune d'elles*. Même chose dans le cas d'une simple analyse de tendance qui peut être par ailleurs aussi efficace et précieuse: elle doit rester rivée aux particularités des diverses quantités obtenues.

Avantages de l'analyse quantitative

Au risque d'en surprendre plus d'un, nous sommes très favorable à l'analyse quantitative et y voyons beaucoup d'avantages, en dépit des propos tenus jusqu'ici sur le sujet. Tout ce que nous avons voulu établir, et que nous maintenons avec la même conviction, c'est que l'analyse quantitative ne peut être une fin en soi dans l'analyse de contenu. Elle n'en est que le début dont les avantages sont certains.

Selon les modes de quantification et les types d'analyse statistique utilisés, il est possible d'établir le degré d'importance relative des catégories les unes par rapport aux autres, d'établir des profils hiérarchiques, de comparer ces aspects d'un groupe à l'autre et même d'en suivre les transformations (quantitativement toujours) dans une perspective évolutionnelle. De même, il est possible d'établir la force d'une relation ou de relations entre diverses catégories à l'intérieur d'un même groupe, entre divers groupes, par rapport à d'autres variables, etc. L'analyse quantitative permet tout cela avec une grande précision.

* Au surplus, l'expérience de l'analyse de contenu nous a permis d'en apprécier les services énumérés ci-dessous.

- L'analyse quantitative permet d'éviter de s'égarer. Dans cet amoncellement indescriptible et effarant de tous les énoncés classifiés dans les nombreuses catégories d'analyse, les données quantitatives, le simple petit chiffre, constituent des points de repère, des balises très précieuses lorsque vient le temps de passer à l'analyse qualitative. Elles permettent de s'y retrouver plus facilement, et peut-être plus sûrement, dans tout ce matériel au-delà de la seule catégorisation. La simple connaissance de l'ordre de grandeur quant à la répartition du matériel d'une catégorie à l'autre, d'un groupe à l'autre, etc., évitera bien des égarements et bien des erreurs d'interprétation ultérieurement.

- L'analyse quantitative révèle diverses propriétés risquant de demeurer invisibles autrement. Par exemple, la forte conviction selon laquelle les personnes âgées vivent au passé peut amener le chercheur à centrer son attention sur ces contenus et à renforcer cette croyance. Pourtant, un simple relevé quantitatif et comparatif du nombre de références au passé, au présent et au futur quant à la façon dont les personnes âgées se perçoivent révèle avec surprise que les références au présent dominent largement pour l'ensemble des quinze groupes d'âge étudiés entre 60 et 100 ans, tant chez les hommes que chez les femmes (L'Écuyer, 1980b, c). À première vue pourtant, le passé semblait l'emporter dans la description de soi des personnes âgées, et la seule analyse qualitative aurait pu conduire à attribuer plus d'importance à cette dimension. À l'opposé, chez l'adolescent, ce sont les références au futur et aux projets d'avenir qui attirent d'abord l'attention; nous avons alors eu la curiosité de refaire le même type de compilation. Des résultats non publiés apportent les surprises suivantes: non seulement les références au futur sont en pourcentages très faibles entre 12 et 21 ans (5 % et moins), mais ces pourcentages ne dépassent jamais ceux des références au passé qui leur sont très semblables! Ces faits nous auraient très certainement échappé dans une seule analyse qualitative.

Pour ces raisons, nous estimons que l'analyse quantitative contribue à faire ressortir des propriétés difficilement visibles autrement, à éviter bien des égarements et, de ce fait, à éviter certaines relations théoriques et interprétations parce que le plus simple des chiffres peut indiquer la nécessité d'être prudent face à de telles associations. Nous éprouvons bien sûr la même conviction à propos de l'analyse qualitative, qui contribue pour sa part à faire ressortir d'autres propriétés inaccessibles à l'analyse quantitative. Mais avant de le démontrer, il faut discuter le problème de la fréquence d'apparition des énoncés en analyse de contenu à cause de ses implications sur l'interprétation des résultats.

Problématique de la fréquence et de l'ordre d'apparition des énoncés dans l'analyse de contenu

L'analyse quantitative conduit souvent à décrire les résultats en termes d'importance relative des catégories les unes par rapport aux autres. Les deux manières les plus courantes de déterminer les catégories les plus importantes par rapport aux autres sont les suivantes: la fré-

quence d'apparition des énoncés classifiés à chacune des catégories, ou encore l'ordre d'apparition des énoncés dans le texte en référant ensuite aux catégories dont ils relèvent en tenant simultanément compte ou non de leur nombre. Il importe de considérer ces deux modalités.

Fréquence d'apparition des énoncés et degré d'importance des catégories

Plus le nombre d'énoncés classifiés dans une catégorie est élevé, plus cette catégorie est importante, et inversement. Cette façon de procéder repose sur un premier postulat simple et, en apparence, évident, selon lequel il existe une relation étroite entre la fréquence d'apparition d'un énoncé et son degré d'importance. Par exemple, à la suite de la classification d'énoncés relatifs à des descriptions de soi, on pourrait obtenir les résultats suivants: catégorie description de soi en termes de références à ses « goûts et intérêts »: 75 énoncés; catégorie « recherche d'identité »: 18 énoncés; catégorie « références au corps »: 31 énoncés; etc. Deux types d'analyse quantitative peuvent être faits à partir de semblables résultats. Une première analyse consisterait à signaler qu'il y a plus d'énoncés à la catégorie « goûts et intérêts », que la catégorie « références au corps » en regroupe plus de deux fois moins et que la catégorie « recherche d'identité » est la moins utilisée. Mais selon le postulat de la fréquence des énoncés, le second type d'analyse serait logiquement le suivant: dans l'ensemble des descriptions de soi de ce groupe, la catégorie « goûts et intérêts » est la plus importante, la catégorie « références au corps » a une importance moyenne et la catégorie « recherche d'identité » est la moins importante.

Or ce type d'association entre la fréquence d'apparition des énoncés et le degré d'importance accordé ainsi au domaine ou phénomène qu'ils représentent peut s'avérer entièrement faux dans les faits. Dans l'exemple précédent, le fait pour un groupe de personnes de se décrire en formulant plus d'énoncés à la catégorie « goûts et intérêts » qu'à la catégorie « recherche d'identité » peut n'avoir absolument aucun lien avec la plus ou moins grande importance de ces catégories dans le concept de soi de ces personnes. En effet, cela peut tout aussi bien vouloir dire qu'il leur est plus facile de parler de leurs goûts et de leurs loisirs que de verbaliser sur des aspects plus profonds de soi. Il peut même arriver que des choses encore plus importantes ne soient pas verbalisées parce que la personne n'arrive pas à le faire ou encore ne le fait pas pour éviter de se compromettre. À ce propos, Ghiglione et Matalon (1978) poussent la question jusque dans ses limites extrêmes en disant: « Et si les choses les plus importantes étaient précisément celles dont ils ne parlent pas! »

Bien sûr on ne peut se mettre à quantifier ce qui n'est pas dit. Mais cette observation indique néanmoins la relativité très grande du postulat lié à la fréquence d'apparition et les doutes sérieux qui doivent être émis à son sujet. Très peu d'auteurs l'ont fait ouvertement. Havighurst, Robinson et Dorr (1946) en ont démontré l'inapplicabilité dans certains cas d'analyse de fidélité des résultats. Ghiglione et Matalon (1978) rappellent avec beaucoup d'à-propos que « cette affirmation conduit à donner un *sens*⁷ à la fréquence d'apparition des thèmes sans que celui-ci ne soit justifié [...] » (p. 184). Par ailleurs, dans son analyse critique, d'Unrug (1974) parle de la fréquence d'apparition utilisée dans d'autres types d'analyse de contenu en des termes qui nous avaient échappé jusqu'ici et qui sont: « Cette remise en question du relevé fréquentiel paraît justifiée [...] Sa validité comme indicateur (de l'importance, de l'intensité, etc.) n'est pas du tout assurée: un mot peut *disparaître* du discours d'un groupe social à mesure que ce à quoi il renvoie *prend de l'importance*⁸ (p. 58).

À propos toujours de la validité de la fréquence des énoncés, Mueller précise pour sa part: « Même si un type de perception peut être apparu plus *fréquemment*, il ne s'ensuit pas que les émotions derrière de telles perceptions explicitées soient nécessairement plus *importantes*⁹ du point de vue du percevant » (Mueller, 1969, *in* Gerbner, Holsti *et al.*, 1969, p. 193).

Ordre d'apparition des énoncés et degré d'importance des catégories

Le problème, c'est que les solutions possibles pour déterminer le degré d'importance des choses autrement que par référence à la fréquence d'apparition ne sont ni nombreuses ni évidentes. Dans le domaine des descriptions de soi, par exemple, on s'est parfois replié sur un autre postulat: celui de l'ordre d'apparition des verbalisations, en considérant que les premières choses qu'une personne verbalise à son propre sujet sont les plus importantes, et ainsi de suite (Gordon, 1968; etc.). Ce postulat est tout aussi périlleux que celui de la fréquence des énoncés. En effet, la personne peut fort bien commencer par les aspects les plus faciles (parfois aussi les plus neutres) pour ne parler que plus loin des choses les plus cruciales, les plus complexes et, de ce fait, peut-être les plus importantes. Ceci est sans doute vrai dans beaucoup d'autres domaines que celui des descriptions de soi, comme celui des attitudes,

7. L'italique est de l'auteur du présent texte.

8. Les mots en italique marquent une insistance de D'UNRUG.

9. Les mots en italique marquent une insistance de MUELLER.

celui de l'ordre des affirmations dans les déclarations réciproques concernant le désarmement nucléaire (USA-URSS), etc.

Il est impossible, bien sûr, de proposer des solutions valables pour tous les domaines de l'analyse de contenu où l'objectif peut être de déterminer le degré d'importance entre les divers éléments caractéristiques du phénomène étudié. La ligne de conduite à adopter paraît donc toujours d'analyser très soigneusement les particularités du phénomène à l'étude plutôt que de recourir un peu automatiquement aux postulats de la fréquence ou de l'ordre d'apparition de ces éléments, postulats qui, souvent, ne s'appliquent pas. Il faudra alors chercher une autre solution plus valable et probablement plus spécifique à ce problème s'il y a lieu.

Quant à nous, en ce qui a trait au problème du degré d'importance entre les divers éléments constitutifs du concept de soi et même à celui de la fidélité des catégories, nous avons mis au point une méthode plus pertinente de quantification: celle du calcul du nombre de *personnes* ayant formulé des énoncés codifiés dans une catégorie donnée, plutôt que celle du nombre d'énoncés (L'Écuyer, 1975, 1978). Cette méthode (explicitée au chapitre 3 du présent ouvrage, section 2.3: « Méthode GPS », division « Compilation des résultats ») s'est avérée très fructueuse, comme en témoignent les chapitres 6 et 7 sur la fidélité et la validité des résultats, précisément parce que les compilations ainsi obtenues coïncident beaucoup mieux avec l'expérience phénoménale des personnes, comme paraissait le souhaiter plus récemment Mueller précédemment cité.

Quoi qu'il en soit de ces cas particuliers, la conclusion à retenir concernant l'analyse quantitative est la suivante. Parce qu'elle décrit des faits reliés au processus même de catégorisation (qui est l'étape cruciale de toute analyse de contenu), l'analyse quantitative même la plus élémentaire rend de très grands services, à plus forte raison lorsqu'il s'agit de techniques plus sophistiquées. Mais ceci, en autant toujours que l'analyse quantitative n'outrepasse par les limites des postulats des techniques utilisées et qu'elle s'en tienne à son *rang réel*, soit *celui de point de départ et non pas de point d'arrivée de l'analyse de contenu*.

1.5.2. Analyse qualitative

Bien mal venu serait celui qui prétendrait proposer une méthode d'analyse qualitative applicable à la grande diversité des domaines acces-

sibles à l'analyse de contenu. Il faut donc se limiter ici à la définition générale donnée au chapitre 1: l'analyse qualitative consiste à décrire les particularités spécifiques des différents éléments regroupés sous chacune des catégories et qui se dégagent *en sus* des seules significations quantitatives.

Le lecteur a sans doute remarqué dans la partie précédente qu'une bonne analyse quantitative ne se borne pas à ce que l'on rencontre couramment dans les écrits, c'est-à-dire à un simple tableau des différences significatives, des corrélations et des intercorrélations, etc., suivi de quelques brefs commentaires. L'analyse quantitative telle que définie ici consiste en une *description minutieuse* des différentes particularités qui ressortent des compilations faites et des traitements statistiques appliqués.

De la même manière que les résultats quantitatifs obtenus constituent un maigre résumé de l'ensemble des contenus qui les sous-tendent, ainsi les noms des catégories dans lesquelles les divers contenus de tout le matériel ont été redistribués ne représentent eux aussi que des résumés bien limités de l'ensemble de tous ces contenus. Pour illustrer ces propos, prenons un exemple. Dans une analyse portant sur le concept de soi et menée auprès de garçons et de filles, l'analyse fait ressortir les catégories « goûts et intérêts », « références au corps », ainsi que « recherche d'identité ». Que l'analyse quantitative fasse ressortir un nombre identique d'énoncés chez les deux groupes pour l'une de ces catégories ne signifiera jamais que ces deux groupes sont automatiquement semblables au niveau de cette catégorie. Rien ne dit en effet que les garçons et les filles ont parlé des mêmes choses dans les descriptions d'eux-mêmes correspondant pourtant aux mêmes catégories. La recherche de Baulu-MacWillie (1981) sur les profils perceptuels des étudiants forts et faibles montre bien l'existence de contenus qualitatifs parfois fort différents en dépit de données quantitatives identiques.

L'exemple choisi l'a été délibérément pour faire ressortir la nette insuffisance de l'analyse quantitative dans une analyse de contenu. La réduction des contenus à leur seul aspect quantitatif suppose que tous les éléments descripteurs, tous les énoncés regroupés sous une même catégorie sont synonymes. Or *le fait d'être classés dans une même catégorie ne rend pas les énoncés tous pareils ou synonymes pour autant* (voir le chapitre 1). Les catégories regroupent tout au plus des énoncés dont la seule particularité n'est que la *ressemblance* de sens; cela n'a rien à voir avec un rapport de synonymie, encore moins de similitude ou d'identité.

Voilà pourquoi, dans l'analyse qualitative, on doit s'arrêter à relever toutes les particularités des contenus avec le même soin que sont signalées les particularités de l'analyse quantitative. Chacune des catégories doit être revue pour en faire ressortir les diverses caractéristiques des contenus qu'elle renferme (puisque les définitions ne font que les résumer). Il faut ensuite mettre en évidence les relations (de ressemblance, de différence, de cooccurrence, etc.) qui peuvent exister entre les contenus d'une catégorie d'une part et ceux d'une ou de plusieurs autres d'autre part. Lorsque la recherche comporte l'étude de groupes différents, ces mêmes types d'analyse doivent ensuite être effectués en comparant les contenus des catégories entre les divers groupes.

Quand le choix a été de procéder initialement à une analyse quantitative, cette description minutieuse de toutes les particularités des contenus à partir de l'analyse qualitative doit de plus être faite à la lumière de ces premiers résultats quantitatifs et par référence constante à ceux-ci. Cela est important parce qu'il se présentera alors diverses possibilités obligeant le chercheur à tenir compte de nuances très éclairantes parce qu'elles modifient parfois totalement le tableau. Ainsi, lorsque deux groupes sont comparés par rapport à une même catégorie où la fréquence d'apparition des énoncés constitue l'unité de quantification, les quatre possibilités suivantes apparaissent:

- le nombre d'énoncés est le même et les contenus sont les mêmes;
- le nombre d'énoncés est le même et les contenus diffèrent plus ou moins;
- le nombre d'énoncés diffère et les contenus sont les mêmes;
- le nombre d'énoncés diffère et les contenus diffèrent plus ou moins.

L'approche reste en principe la même quand l'analyse quantitative porte plutôt sur le calcul des corrélations ou sur d'autres types de traitement statistique. Ce n'est que l'application qui change. Dans le cas, par exemple, où l'analyse quantitative établit une corrélation, même très élevée, entre les contenus de deux catégories différentes ou entre plusieurs groupes par rapport à un certain nombre de catégories, l'importance de l'analyse qualitative apparaît avec autant d'acuité pour la raison suivante: jamais parfaite dans les faits, la corrélation indique automatiquement l'existence de différences qu'elle n'explique évidemment pas; elle n'explique d'ailleurs pas non plus la nature de la ressemblance qu'elle signale. *Seule l'analyse qualitative des contenus permettra de mettre en relief la nature des différences sous-jacentes de*

même que la spécificité des ressemblances impliquées dans la corrélation. En somme, quelle que soit la grandeur de la corrélation, seule l'analyse qualitative permettra de savoir en quoi deux phénomènes se ressemblent et en quoi ils diffèrent.

Tout ceci indique une fois de plus que l'analyse de contenu limitée à une analyse quantitative ne peut être que fragmentaire, parce que le quantitatif et le qualitatif sont fondamentalement complémentaires (revoir, à la section 3.2.3. du chapitre 1, la discussion sur la place mutuelle de ces deux approches; voir aussi L'Écuyer, 1975, chapitres VI, VII et VIII pour une démonstration éloquent de ce fait). C'est bien l'analyse qualitative qui permet finalement de donner tout son sens à l'analyse de contenu et qui en constitue de ce fait la clef de voûte quant à la valeur réelle de l'interprétation qui en découlera.

1.6. Étape 6: Interprétation

Cette dernière étape, dite d'inférence et d'interprétation (Bardin, 1977) n'est pas mentionnée par tous les auteurs. En effet, pour certains auteurs (dont Giorgi, 1975a), l'analyse de contenu est déjà complète en elle-même une fois réalisée l'analyse descriptive (étape 5), avec ou sans analyse quantitative d'ailleurs. À leur avis, à trop vouloir interpréter on néglige parfois de considérer vraiment l'objet même de l'analyse de contenu, c'est-à-dire les contenus eux-mêmes. Pour rompre avec cette tendance souvent agaçante, ces auteurs s'en tiennent plutôt à une analyse descriptive (surtout qualitative) très poussée.

D'autres considèrent par ailleurs que l'analyse descriptive doit être complétée par une bonne interprétation. Tous ne réfèrent toutefois pas aux mêmes choses lorsqu'ils parlent d'interprétation. Ainsi, pour Clapier-Valladon (1980a), l'étape d'interprétation consiste à analyser les *relations* entre les diverses composantes du matériel obtenu pour arriver à rejoindre finalement le sens plus profond et caché du phénomène analysé (c'est-à-dire la signification des contenus latents par l'analyse symbolique au sens psychanalytique du terme). Pour d'Unrug (1974), l'étape interprétative vise à tenter d'expliquer les *causes* des résultats et leur signification. Pour elle d'ailleurs, toute analyse de contenu doit être complétée par une analyse des contenus latents. Quant à Giorgi (1971, 1975a), dans la mesure où il trouve utile à certains moments d'aller au-delà de la seule analyse descriptive, il parle alors de recherche d'« *explicitation* » de ce qui se passe dans le sujet à partir du matériel analysé pour mieux comprendre ce qui se joue en lui

(avec ou sans référence à des construits théoriques) pour bien différencier cela de l'approche plus traditionnelle consistant plutôt en une recherche d'« explication » *par rapport à des modèles théoriques et aux observations de l'examineur*, c'est-à-dire à ce que lui, l'examineur, y voit.

Il n'y a donc pas unanimité quant à ce qui constitue le bon niveau d'interprétation dans une analyse de contenu. Cette divergence est certainement attribuable au fait qu'il n'y a pas de bon niveau d'interprétation en soi, le meilleur étant celui qui permet de répondre aux questions soulevées par les objectifs de chaque recherche. Lorsque le but sera la détermination de ce qui se cache au-delà de ce qui est dit, l'interprétation devra bien sûr scruter les contenus latents. Dans le cas contraire, où l'objectif sera l'identification exacte des caractéristiques du contenu du matériel et la découverte de son sens par rapport à ce qui est dit, le meilleur niveau interprétatif sera sans doute celui de l'*explicitation* phénoménologique ou phénoménale dont parle Giorgi.

Voilà pourquoi, au-delà des préférences et des options théoriques de chacun, il paraît juste de résumer la situation en faisant ressortir que l'interprétation peut se faire de trois manières:

- elle peut être tirée directement de l'analyse quantitative et qualitative;
- elle peut aller au-delà des résultats comme tels par le recours à l'interprétation symbolique de ce qui est dit;
- elle peut enfin être faite par référence à divers concepts ou modèles théoriques.

1.6.1. *L'interprétation tirée directement de l'analyse quantitative et qualitative*

Elle permet de dégager ce que Clapier-Valladon (1980a) appelle les « thèmes centraux » du matériel analysé ou encore les diverses « typologies » (étape 9: « différenciation typologique » dans Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983, pp. 195-198). Les analyses de profils hiérarchiques, de degrés d'importance entre les diverses dimensions ou catégories du concept de soi (L'Écuyer, 1978; voir aussi L'Écuyer, 1975, chapitres VI et VII) sont de cet ordre. Cette forme d'interprétation est le prolongement logique de la description scientifique (étape 5) et ne s'en distingue vraiment qu'en poussant plus loin, en cristallisant

les caractéristiques des résultats obtenus et en explicitant ce qui s'en dégage directement, avec ou sans référence à des construits théoriques. Parce que la distinction n'est pas toujours nette, certains diront que l'analyse de contenu peut ainsi s'arrêter après une bonne analyse descriptive, pendant que d'autres considéreront qu'il ne s'agit alors pas vraiment d'interprétation proprement dite. Enfin, cette interprétation peut être tirée soit exclusivement de l'analyse quantitative, soit exclusivement de l'analyse qualitative, ou des deux à la fois.

1.6.2. *L'interprétation tirée de l'analyse des symboles (interprétation symbolique)*

Elle consiste à aller au-delà de ce qui est dit pour en faire ressortir les significations ou motivations inconscientes tant sur le plan individuel que sur le plan des collectivités sociales. Les travaux de Clapier-Valladon (1980b) sur les migrants en constituent un exemple éloquent. Chaque contenu manifeste est réanalysé par rapport à sa signification cachée (contenu latent), à la lumière des concepts de la théorie psychanalytique plus particulièrement. Cette approche est plus marquée en France.

1.6.3. *L'interprétation basée sur des construits ou modèles théoriques*

Elle consiste à revoir les résultats de l'analyse descriptive à la lumière de ces construits ou modèles, pour en faire ressortir les significations particulières qui peuvent apparaître sous ces éclairages nouveaux. Ainsi, les résultats d'une analyse de contenu prendront des sens différents selon qu'ils seront interprétés par rapport à une conception rogérianne, psychanalytique ou encore behaviorale de la personnalité, par rapport à une théorie de la psychologie individuelle ou à une théorie sociale du comportement, etc. On reconnaît là la pluralité des approches utilisées en Amérique (Canada, États-Unis), quoiqu'elles ne soient pas exclusives à ce continent.

Enfin, compte tenu de tout ce qui a été dit jusqu'ici, il est facile d'imaginer qu'une interprétation incluant l'aspect qualitatif sera beaucoup plus riche que celle basée seulement sur une analyse quantitative, même s'il s'agit d'une analyse factorielle complexe.

1.7. Conclusion à l'étude des étapes de l'analyse de contenu

Ceci met un terme à l'étude des diverses étapes à franchir dans la réalisation d'une bonne analyse de contenu. Cela peut paraître long et fastidieux. Le faire permet de réaliser combien, dans le domaine de la psychologie tout au moins, il est enrichissant de revenir ainsi au cœur des choses et de redécouvrir vraiment l'essence de la psychologie. Il devient effectivement très lassant de ne lire que des travaux limités à de simples tableaux de fréquences ou à des matrices factorielles qui ne peuvent ainsi prétendre renfermer toute la psychologie. Le tableau synthèse et comparatif des six étapes de l'analyse de contenu, et antérieurement promis, achèvera sans doute d'en convaincre le lecteur. Ce tableau 2 est comparatif en ce qu'il met en parallèle les trois modèles qui ont graduellement émergé du modèle général adaptable selon les besoins. Ce modèle n'apprendra rien au spécialiste du domaine, mais il peut certainement être utile à l'enseignant, au directeur de laboratoire, à l'étudiant, au professionnel, au chercheur, et même pour la mise au point de grilles d'observation de comportement en psychologie expérimentale ou behaviorale et en psychologie humaine ou animale.

Par ailleurs, l'un de nos objectifs initiaux consistait à inclure à cet ouvrage une partie consacrée à l'importance de l'analyse de contenu dans la recherche psychologique d'une part, de même qu'aux divers champs et formes d'application de l'analyse de contenu d'autre part. Compte tenu de ce qui est déjà écrit dans ces deux premiers chapitres, poursuivre dans la voie de l'importance de l'analyse de contenu verserait rapidement dans la redondance. En ce qui concerne un exposé des formes et champs d'application de l'analyse de contenu, nous y renonçons pour la raison suivante. À moins d'y consacrer une part très importante de cet ouvrage et de dévier ainsi de nos objectifs fondamentaux, il faudrait finalement nous limiter à résumer en beaucoup moins bien des écrits déjà très bien faits. Un ouvrage synthèse sur cette seule question serait certainement le bienvenu pour procurer une vue d'ensemble exhaustive. Mais tel n'est pas notre objectif. Au-delà du résumé de ces applications en avant-propos et des différentes allusions que nous avons pu en faire dans le présent texte, le lecteur pourra trouver des informations très pertinentes sur l'évolution historique, les différentes formes d'analyse de contenu et les divers champs d'application de ce type d'analyse dans plusieurs ouvrages tels que: Bardin (1977), Holsti (1968, 1969), Ghiglione et Matalon (1978), Mucchielli (1974, 1979), d'Unrug (1974), etc. Chacun y apporte un éclairage différent, y décrit plus particulièrement tantôt une technique spécifique, tantôt un mode d'approche, etc. Référencer ainsi le lecteur aux ouvrages

TABLEAU 2
Modèle général des étapes de l'analyse de contenu par rapport
aux trois types possibles de catégories:
induites, prédéterminées et mixtes

ÉTAPES	MODÈLE A <i>Catégories induites</i>	MODÈLE B <i>Catégories prédéterminées</i>	MODÈLE C <i>Catégories mixtes</i>
1- Lectures et établissement de la liste des énoncés	<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	<i>Idem</i>
2- Choix et définition des unités de classification	Émergent du matériel	Émergent de la théorie et parfois du matériel	Émergent surtout du matériel et parfois de la théorie
3- Catégorisation et classification	Catégories émergent du matériel seulement (4 sous-étapes)	Catégories émergent de la théorie (2 sous-étapes)	Certaines catégories émergent de la théorie et d'autres du matériel (4 sous-étapes)
4- Quantification et analyse statistique	<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	<i>Idem</i>
5- Description scientifique - Analyse quantitative - Analyse qualitative	<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	<i>Idem</i>
6- Interprétation - Tirée de la description scientifique	- Surtout	- En partie	- Se prête aux trois types d'interprétation, les auteurs pouvant en favoriser l'un plus que l'autre
- Tirée de l'analyse symbolique - Basée sur des concepts ou des modèles théoriques	- Parfois - Parfois	- Souvent - Surtout	

précités pour consultation de ces divers aspects permet dès lors de nous arrêter plutôt à une préoccupation très personnelle: l'analyse développementale de contenu.

2. ANALYSE DÉVELOPPEMENTALE DE CONTENU

Une forme (ou champ d'application) très particulière, et d'ailleurs virtuellement inexplorée, de l'analyse de contenu est celle que nous appellerons *l'analyse développementale de contenu*. Elle consiste à *étudier les transformations d'un phénomène, son évolution d'un moment à l'autre ou d'un âge à l'autre en appliquant et en respectant les règles et les étapes antérieurement décrites de l'analyse de contenu*.

Il est facile d'imaginer les difficultés presque insurmontables d'une telle analyse. Qu'il suffise de se rappeler les limites des *thésaurus* et des analyses automatiques du discours, leurs dictionnaires étant fixés d'avance et, de ce fait, pas nécessairement conçus pour tenir compte des différences de sens d'un groupe à l'autre, d'un moment à l'autre. À cela, il faut également ajouter les critères exigeants relatifs aux définitions des catégories. Enfin, les diverses étapes de l'analyse de contenu, en particulier l'étape 2 (choix des unités) et surtout l'étape 3 (catégorisation et classification), exigent beaucoup de précautions pour assurer la fiabilité d'une analyse de contenu d'un phénomène donné à un moment donné (donc fixe).

Que dire de tout cela lorsque ces mêmes règles doivent être respectées, mais cette fois-ci dans l'étude de *l'évolution* d'un phénomène, c'est-à-dire dans l'étude d'une réalité qui, par définition, change, se transforme? De plus, la période choisie pour l'étude des changements peut être relativement restreinte: par exemple l'enfance, l'adolescence. Mais elle peut aussi être très longue et s'étendre même sur tout le cycle de la vie, comme nous l'avons fait pour l'étude du développement du concept de soi depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, étude à laquelle la seconde partie de cet ouvrage est consacrée.

Toutes les règles du jeu déjà décrites dans ce chapitre et si difficiles à observer doivent elles-mêmes pouvoir être adaptées aux changements incessants qu'exige l'évolution du sujet traité, tout en continuant de respecter les critères d'objectivité, etc. Dans cette perspective, ce n'est pas seulement tel ou tel aspect particulier qui doit être revu; c'est toute la démarche de l'analyse de contenu qui se trouve remise en question.

Ainsi, même les *conditions lointaines* nécessaires à une bonne analyse de contenu (chapitre 1) sont touchées. Parmi celles-ci, l'*identification du phénomène étudié* doit être faite en le situant dès le départ dans sa perspective développementale pour tenter d'en délimiter déjà tout au moins une partie de la complexité et des facettes à étudier. Une attention toute particulière doit également être portée au *choix de la méthode d'exploration*. Quand on est habitué de travailler sur des problèmes bien délimités et bien circonscrits, les méthodes d'exploration deviennent souvent très ponctuelles, très fortement limitées aux spécificités de ces domaines. Il n'en va plus du tout de même dans l'étude d'un sujet essentiellement en évolution. La méthode d'exploration doit se donner plus de latitude pour pouvoir s'ouvrir aux multiples changements en cours. Plus l'échelle développementale couverte sera longue, plus la méthode devra être souple pour être en mesure de demeurer sensible aux changements imprévus et de les déceler. Il en va de même des contrôles dits « expérimentaux ». S'il est vrai qu'ils permettent d'augmenter la précision et la profondeur d'une recherche, ils en limitent simultanément l'étendue. Conséquemment, des études développementales assorties de contrôles expérimentaux aussi stricts et rigides que ceux des études de phénomènes isolés sont nécessairement vouées à l'échec. Encore ici, plus l'éventail développemental envisagé est large, plus ces contrôles doivent être souples. La diminution de précision sera largement compensée par l'élargissement des pouvoirs d'exploration¹⁰. Tout contrôle applicable à un moment donné, mais trop rigide, risque de rendre la méthode d'exploration inapplicable à une étape ultérieure de l'évolution du phénomène étudié. Ces observations faites relativement aux conditions lointaines valent d'ailleurs pour toutes recherches développementales et non pas seulement pour celles reliées à l'analyse de contenu.

Mais c'est bien sûr par rapport aux conditions immédiates de l'analyse (chapitre 1) et aux diverses étapes décrites (chapitre 2) que les défis de la perspective développementale sont les plus grands pour l'analyse de contenu. La première condition immédiate pour une bonne analyse était, rappelons-le, la *compréhension du sens objectif* des mots, des idées, etc., apparaissant dans le message (phénomène) étudié. Or, dans une analyse développementale de contenu, ces mêmes mots ou idées, parce que situés dans des contextes (ou stades) évolutifs différents, ne véhiculent pas nécessairement le même message. Ainsi,

10. C'est tout le problème de la validité interne et de la validité externe (CAMPBELL et STANLEY, 1966; ROBERT, 1982) qui est soulevé ici et qui sera explicité plus loin, au chapitre 7, lors de la discussion sur la validité de nos résultats.

dans une description de soi, la même phrase, « Je suis grand », dite par un enfant de 5 ans, un adolescent de 15 ans, un adulte de 30 ans et une personne âgée de 70 ans, ne véhicule sans doute pas le même message. Il n'est pas du tout certain en effet que ces quatre personnes mettent l'accent sur une même et unique réalité: l'une voudra simplement signifier le *fait* qu'elle est physiquement grande, l'autre pourra y sous-entendre un élément de *valeur* (ça lui plaît d'être grande), tandis qu'une troisième y apposera éventuellement un *jugement négatif* de valeur (elle se trouve trop grande). Mais toujours le codeur devra rester à la recherche de la compréhension du sens objectif à travers le *contexte encore plus changeant et variable* qu'est celui d'un phénomène en constante évolution.

Les effets du changement de sens objectif en analyse développementale de contenu sont encore plus directs, plus spectaculaires et plus énigmatiques au niveau du processus de catégorisation et de classification (étape 3). Même les *définitions de certaines catégories*, valables à un moment donné ou pour une certaine gamme d'âges, ne valent plus à des âges plus avancés; elles doivent être élargies ou tout au moins nuancées pour mieux tenir compte de diverses variations de sens dues à l'évolution. Mais alors, comment respecter les qualités et exigences auxquelles doivent répondre les catégories (exhaustives et limitées, cohérentes, homogènes, pertinentes, clairement définies et surtout objectivées)?

La seule solution vraiment sûre consiste à rester plus que jamais *rivé au sens exact de ce qui est dit*. C'est là l'unique moyen de ne pas s'égarer. Chaque nouvelle nuance apportée par du matériel évolutif nouveau par rapport au matériel initialement classé dans une catégorie peut ensuite être considérée de deux façons:

- la définition originale de la catégorie initiale ne change pas; ces nouvelles nuances sont alors considérées comme du matériel différent et donnent conséquemment lieu à l'ouverture de catégories nouvelles; c'est semble-t-il l'approche de Rodriguez-Tomé (1972, 1982);
- les nuances peuvent constituer des modalités ou des manifestations diverses liées à l'évolution d'une même dimension de base du phénomène étudié; en conséquence, la catégorie demeure la même et sa définition est élargie pour intégrer ces nuances, conférant ainsi un sens psychologique plus total à la catégorie concernée; c'est l'approche que nous préconisons (L'Écuyer, 1975, 1978). Divers exemples sont explicités à la section 2.3., étape 3, du chapitre 4 suivant).

Notre option est donc clairement de considérer la *similitude de sens* comme le critère le plus sûr de différenciation des catégories, lorsque la codification est effectuée sur un phénomène lui-même changeant avec l'âge (L'Écuyer, 1988b). C'est ce critère qui paraît constituer le meilleur guide pour répondre adéquatement aux deux questions qui se posent alors régulièrement, à savoir: 1) À quel moment le phénomène a-t-il suffisamment changé pour conclure qu'il n'est plus possible de codifier à la même catégorie parce que le sens n'est plus le même, de sorte qu'il faille penser à ouvrir une nouvelle catégorie pour en tenir compte? 2) À quel moment faut-il plutôt penser que le sens global demeure le même de sorte que la catégorie continue d'être adéquate mais que ce sont en réalité les critères de différenciation qu'il faille élargir parce que trop restreints au départ? L'expérience de l'analyse développementale de contenu montre finalement que dans la mesure où, en dépit des changements survenus à l'intérieur du phénomène analysé, l'énoncé (ou l'unité) continue d'avoir un sens apparenté à celui impliqué dans la catégorie, un sens se prolongeant par exemple dans la même ligne dynamique, cette catégorie reste donc correcte; c'est alors sa définition qu'il faut reviser ou ses critères qu'il faut assouplir pour rendre plus claire cette parenté moins évidente et éviter la création d'une nouvelle catégorie chevauchant la première. Lorsque cette règle ne peut plus être appliquée, sans quoi la catégorie risquerait de devenir une sorte de fourre-tout, c'est que la réalité semble s'être suffisamment transformée pour déborder le sens réel de cette catégorie. C'est alors le temps d'ouvrir une ou des nouvelles catégories pour tenir compte de l'apparition de ces réalités nouvelles. Il n'y a donc pas de règle précise et systématique en ce cas: il faut adapter selon les circonstances.

Enfin, contrairement à ce que nous avons fait en 1975, nous ne parlerons plus de définition « opérationnelle » des catégories, mais désormais de *définition expérientielle-développementale*, parce que la définition finale doit tenir compte à la fois du sens exact de ce qui est dit par la personne à l'origine même du matériel analysé (c'est-à-dire du contenu de sa propre expérience, appelé aussi contenu expérientiel), et parce que ladite définition doit de plus être adaptée, élargie pour tenir compte des particularités et des nuances apportées par les changements évolutifs (voir au chapitre 3 du présent ouvrage pour les définitions expérientielles-développementales appliquées aux catégories ou dimensions du concept de soi). D'apparence bien minime, cette différence d'approche entraîne des répercussions pourtant considérables dans les faits. En effet, l'ouverture de catégories nouvelles pour tenir compte des nuances nouvelles occasionne habituellement l'éla-

boration d'une grille d'analyse composée d'un très grand nombre de catégories, même pour une tranche d'évolution relativement restreinte. Par exemple, Rodriguez-Tomé, à partir de la méthode « Qui es-tu? » (et en limitant le nombre de réponses à vingt), arrive à une grille finale composée de 95 catégories pour la seule période de l'adolescence (Rodriguez-Tomé *et al.*, 1979, 1982). Même avec des méthodes statistiques très sophistiquées, il faut alors souvent opérer des regroupements entre un certain nombre de ces dimensions afin d'arriver à s'y retrouver plus facilement, sans quoi il devient extrêmement difficile de suivre les particularités de l'évolution. En d'autres termes, on doit réunir après coup, sous des dénominateurs plus globaux, des éléments initialement séparés par une analyse très particularisée.

Au contraire, notre approche basée sur la même méthode du « Qui es-tu? » (tout en laissant la personne entièrement libre de se décrire aussi abondamment qu'elle le désire) donne lieu à une grille d'analyse composée de seulement 30 dimensions fondamentalement différentes sur une période évolutionnelle couvrant par ailleurs presque tout le cycle de la vie (de 3 ans à 100 ans). Dans le modèle de Rodriguez-Tomé¹¹, les nuances sont obtenues par la multiplication des catégories (accessibles ensuite à toutes les facilités de traitement par ordinateur). Dans notre modèle, les multiples nuances sont apportées par une analyse qualitative très poussée des contenus qui conduit plutôt à une configuration du concept de soi comportant plusieurs niveaux d'organisation et dont les particularités du contenu traduisent les multiples facettes de l'évolution de ses grandes composantes de base. (Voir L'Écuyer, 1978, et plus particulièrement le chapitre 3 du présent ouvrage expliquant le modèle organisationnel; voir aussi L'Écuyer, 1975, chapitres VII et VIII sur l'évolution quantitative des profils perceptuels et sur l'évolution qualitative des contenus perceptuels du concept de soi, pour bien réaliser la différence de portée de ces deux types d'analyse.)

Enfin, les problèmes soulevés par l'analyse développementale de contenu au sujet du processus de catégorisation ont un impact direct sur les divers modèles d'analyse antérieurement mentionnés à la troisième étape de l'analyse de contenu. Ainsi, l'application du modèle B (catégories prédéterminées) apparaît contre-indiquée: ses catégories et leurs définitions étant fixées à l'avance, ce modèle est difficilement capable de s'adapter aux multiples variations engendrées par l'évolu-

11. RODRIGUEZ-TOMÉ *et al.* (1982, p. 516) regroupent plus récemment ces 95 catégories en 13 « composantes de base » à partir desquelles ils élaborent des profils perceptuels très révélateurs.

tion même du phénomène analysé. Seuls le modèle A (catégories induites de l'analyse) et le modèle C (catégories mixtes) sont spontanément aptes à une telle adaptation, à la condition expresse que ce soit la *signification exacte de ce qui est dit* qui constitue le critère par excellence de l'identification des catégories. Il appartient alors au chercheur, au fur et à mesure que s'ajoutent des nuances évolutionnelles nouvelles à l'intérieur d'une même catégorie, de déterminer à partir de quel moment de nouvelles nuances font toujours partie de la même caractéristique de base (dimension ou catégorie de la grille) ou, au contraire, à quel moment elles marquent plutôt le début de l'émergence d'une autre dimension (catégorie) du phénomène étudié.

Approche largement ouverte une fois de plus à la subjectivité, diront certains; préoccupation constante de laisser le contenu dévoiler la réalité plutôt que de le forcer à rester dans les limites imposées par les entités définitionnelles ou quantitatives, diront d'autres. Non pas que les analyses quantitatives d'un phénomène en évolution soient inutiles. De telles études, de valeur évidente par les chiffres qu'elles fournissent, indiquent clairement que ce n'est pas une lubie de vouloir analyser le développement d'un phénomène. Ces premières données quantitatives sont très utiles, car il serait presque fou de se lancer dans de telles recherches évolutionnelles par une méthode aussi longue et difficile que l'analyse qualitative de contenu, sans au moins savoir au préalable si ce phénomène évolue effectivement. Mais il ne faut justement pas s'arrêter là: après avoir dit que le phénomène évolue quantitativement, l'approche quantitative est épuisée et ne peut rien révéler de plus sur l'évolution de ce phénomène. *L'analyse « qualitative » de contenu doit absolument prendre le relais.* Et c'est alors qu'au-delà de ses difficultés, elle révèle toute sa richesse, car l'analyse qualitative de contenu est seule garante des variations à l'intérieur des catégories du phénomène étudié, et de leur stabilité simultanée dans le temps en dépit de ces variations. C'est d'ailleurs l'un des points qui seront discutés dans la troisième partie du présent volume.

C'est à ce défi de l'éclatement des règles du jeu de l'analyse développementale de contenu (tout en devant les respecter) que nous nous sommes attaqué, en 1965, dans notre étude sur le développement du concept de soi, de l'enfance à la vieillesse. Quel défi passionnant à relever! Non pas que nous en ayons trouvé toutes les solutions. C'est précisément parce que tel n'est pas le cas que nous avons dû limiter cette partie à ne signaler que les secteurs problématiques. Nous n'avons donc pas encore de solution finale à proposer, pas même pour le domaine spécifique du concept de soi et à plus forte raison pour l'analyse de contenu en général appliquée à l'évolution des phénomènes.

La deuxième partie de l'ouvrage consistera donc en la communication d'une expérience de nombreuses années de recherches consacrées à l'étude de l'évolution d'un phénomène (le concept de soi) par l'analyse de contenu, et ayant conduit à des solutions acceptables (chapitres 3 et 4); quant à la troisième partie, elle sera consacrée à l'établissement de la valeur empirique (fidélité et validité) des résultats obtenus. Notre plus profond souhait est de transmettre ainsi à d'autres le goût de se lancer dans une aventure semblable, à d'autres dont l'imagination créatrice permettra de découvrir diverses solutions encore meilleures et conduisant ainsi à des connaissances toujours plus complètes que la seule évolution quantitative des choses.

3. DÉFINITION DE L'ANALYSE DE CONTENU

Avant de passer à l'application de la méthodologie de l'analyse de contenu au développement du concept de soi (deuxième partie), le temps est venu, compte tenu de tout ce qui précède, de formuler finalement et d'explicitier notre propre définition de l'analyse de contenu.

L'analyse de contenu est une méthode scientifique, systématisée et *objectivée* de traitement exhaustif de matériel très varié; elle est basée sur l'application d'un système de codification conduisant à la mise au point d'un ensemble de *catégories* (exhaustives, cohérentes, homogènes, pertinentes, objectivées, clairement définies et productives) dans lesquelles les divers éléments du matériel analysé sont systématiquement *classifiés* au cours d'une série d'*étapes* rigoureusement suivies, dans le but de faire ressortir les caractéristiques spécifiques de ce matériel dont une *description scientifique* détaillée mène à la compréhension de la *signification exacte* du point de vue de l'auteur à l'origine du matériel analysé, et ce, en s'adjoignant au besoin l'*analyse quantitative* sans jamais toutefois s'y limiter, et en se basant surtout sur une excellente *analyse qualitative* complète et détaillée des *contenus manifestes*, ultimes révélateurs du sens exact du phénomène étudié; elle est complétée, dans certains cas, par une analyse des *contenus latents* afin d'accéder alors au sens caché potentiellement véhiculé, le tout conduisant souvent, mais pas toujours, à divers *niveaux d'inférence et d'interprétation* du matériel, l'analyse de contenu pouvant porter sur des *phénomènes statiques* d'une part, et s'avérer d'une grande richesse lorsqu'appliquée dans une *perspective développementale* d'autre part.

Le lecteur aura reconnu le regroupement de l'ensemble des éléments importants dans une analyse de contenu et traités tout au long de ces deux premiers chapitres. C'est pourquoi nous n'explicitons que sommairement les divers éléments de cette définition:

- *Méthode scientifique*: l'analyse de contenu n'est pas faite au hasard, elle est basée sur les règles et la rigueur scientifiques qui s'imposent.
- *Méthode systématisée*: l'analyse de contenu doit suivre une *démarche précise* pour atteindre les objectifs spécifiques initialement fixés dans la recherche et pour répondre adéquatement aux questions du chercheur.
- *Méthode objectivée*: nous avons délibérément remplacé l'expression couramment utilisée de « méthode objective » par celle de *méthode objectivée* pour bien marquer le refus d'associer objectivité à quantification et à ordinateur, l'analyse la plus objective étant celle qui permet de mettre en évidence les caractéristiques et la signification réelle du phénomène étudié; pour ce faire, le chercheur peut avoir à prendre des décisions importantes, parfois en apparente contradiction avec l'*objectivité pure*, mais qui seront néanmoins les meilleures si elles conduisent à une meilleure compréhension de la réalité; l'*objectivité* quantitative ne reposant en définitive que sur la manière de compter les choses, le choix de cette manière peut quant à lui provenir d'options strictement *aprioristes*, de postulats définitivement pas vérifiés par rapport à la réalité analysée (par exemple le degré d'importance associé à la fréquence d'apparition); dans une approche objectivée, le chercheur tente au contraire de s'adapter constamment aux particularités du matériel analysé en acceptant des risques, comme nous l'avons vu, mais en n'étant pas automatiquement et nécessairement subjectif pour autant.
- *Traitement exhaustif*: ceci rappelle que l'analyse de contenu ne peut porter uniquement sur le matériel qui fait l'affaire du chercheur, car le risque de sélection subjective de l'unique matériel confirmant les hypothèses serait alors trop grand; la totalité du matériel du *corpus* doit être analysée (renvoie d'une certaine manière à l'étape 1).
- *Matériel très varié*: n'importe quel type de matériel peut faire l'objet de l'analyse de contenu (discours, discours politiques, phénomènes cliniques, phénomènes psychologiques en général,

observation de comportements pour l'élaboration d'une grille d'analyse de comportements, lettres, correspondance, histoire psychosociale d'un phénomène, pensée d'un auteur à travers ses écrits, coupures de journaux, panneaux publicitaires, films, émissions de télévision, bandes dessinées, propagande publicitaire, etc.); ces champs d'application très variés peuvent donner lieu à diverses formes plus spécifiques d'analyse de contenu dont nous n'avons pas parlé, mais pour lesquelles nous avons référé le lecteur à différents textes.

- *Système de codification*: il correspond à l'étape 2 qui est celle du choix des unités de classification.
- *Catégories*: ce sont les dimensions ou les constituants de base caractéristiques du phénomène étudié; nous en avons rappelé dans cette définition les sept qualités ou exigences auxquelles ces catégories doivent répondre puisque la valeur de l'analyse de contenu repose, comme il a été dit, sur la valeur de ces catégories; le lecteur se rappellera que ces qualités ou exigences n'ont pas toutes la même importance selon les objectifs poursuivis.
- *Classification systématique et étapes*: à l'intérieur des six étapes de l'analyse de contenu, cette partie de la définition marque l'importance capitale de la troisième étape, celle de la catégorisation et de la classification, pour bien mettre en évidence les caractéristiques, dimensions ou constituants du phénomène analysé, tout en indiquant bien qu'il s'agit là d'une étape elle-même précédée et suivie d'autres étapes également importantes.
- *Description scientifique*: elle correspond à la cinquième étape de l'analyse de contenu et fait suite au traitement statistique (étape 4) lorsqu'une démarche quantitative est appliquée.
- *Compréhension de la signification exacte*: rappelle que le but ultime de l'analyse de contenu consiste à découvrir le sens exact du matériel analysé non pas du point de vue du chercheur, mais de celui de l'auteur du matériel.
- *Analyse quantitative et qualitative*: indique qu'une bonne description scientifique repose sur des analyses tant quantitatives que qualitatives et remet surtout en évidence que l'analyse de contenu ne doit certainement pas s'arrêter avec l'analyse quantitative.

- *Analyse des contenus manifestes et des contenus latents*: cette partie de la définition rappelle l'importance qui devrait être accordée à l'analyse des contenus *manifestes* dans la compréhension du sens du matériel analysé; de plus, au-delà des préférences personnelles de l'auteur de ces lignes, l'analyse des contenus latents peut également être ajoutée pour répondre à certains objectifs spécifiques d'une recherche donnée.
- *Niveaux d'interprétation et d'inférence*: cette définition inclut la possibilité de dépasser le niveau de la description scientifique pour atteindre l'un ou l'autre des trois niveaux d'interprétation décrits lors de la sixième étape de l'analyse de contenu.
- *Perspective développementale*: cette partie de la définition signale que l'analyse de contenu ne s'applique pas exclusivement à l'étude des phénomènes à un moment donné, mais peut au contraire s'avérer d'une très grande richesse dans l'étude des changements, des transformations d'un phénomène d'un moment à l'autre, ou dans des études portant spécifiquement sur l'évolution d'un phénomène dans sa perspective développementale la plus large.

Cette définition de l'analyse de contenu résume bien, à notre avis, tout ce qui en a été dit au cours de ces deux premiers chapitres constituant une sorte de théorie sur la méthodologie de l'analyse de contenu. Il est également utile de rappeler que l'analyse de contenu n'est pas une méthodologie réservée aux seuls chercheurs. C'est au contraire une approche parfaitement accessible aux praticiens de diverses disciplines pour l'étude de cas, l'évolution d'une psychothérapie, la mise au point de grilles d'analyse des relations à l'intérieur du couple, des relations parents-enfants, élèves-professeurs, personnel-cadres, etc. Diverses adaptations et des simplifications dans le déroulement des étapes peuvent bien sûr avoir besoin d'être apportées pour les besoins de la pratique quotidienne en milieu de travail où l'on ne dispose pas de temps pour s'adonner à tous les contrôles, comme c'est le cas dans le domaine de la recherche proprement dite.

Le moment est maintenant venu de passer à l'application pratique de l'analyse de contenu (deuxième partie de ce volume) afin de s'arrêter à la mise au point et à l'application d'une méthode d'analyse utilisée pour l'étude du développement du concept de soi.